

Art contre crise Genève, Vaud, Zurich, Bâle

Ports francs,
dédales et mystères



BD: les bulles
sous le marteau

Antoine de Galbert,
l'homme qui voulait être brusqué par l'art

La drôle de crise produit ses grands désastres et ses petits bonheurs. En quelques semaines, le marché de l'art, excessivement florissant, s'est écroulé. Beaucoup qui collectionnaient par ostentation ou à des fins de spéculation ont rentré leur porte-monnaie. Les galeries de Manhattan ont donc vu disparaître de nombreux clients. Ayant gagné passablement d'argent, les grandes maisons d'enchères subissent aussi le retour de manivelle. Et les quelques artistes très en vue qui s'étaient installés jusqu'à la confusion des rôles dans la planète dorée ont parfois perdu pied.

Mais la très grande majorité d'entre eux, qui forment l'humus du métier, passent



Fruits, coquillages, fleurs

Par Lorette Coen

au large d'un univers dont ils n'ont jamais connu les bienfaits. En Suisse, le milieu de l'art paraît peu affecté par les turbulences du marché – ou alors de manière discrète. A Zurich comme dans la ville rhénane, comme sur les rives lémaniques, une relève très entreprenante s'active et s'organise. L'époque sourit-elle aux petits, aux inventifs? Les galeristes mettent au point de nouvelles formes de collaboration pour faire front. Beaucoup apprennent à se servir des réseaux virtuels pour augmenter leur efficacité. Et les collectionneurs aussi.

N'envisageant la création ni comme un parcours de lumière ni comme un chemin de croix, de jeunes artistes se

regroupent pour se donner ce qui manque: des lieux où exercer leur métier, partager leurs expériences, recevoir le public, voire vendre leurs travaux. Les espaces d'art qu'ils ouvrent un peu partout ne visent ni l'opulence ni la prospérité mais d'abord l'échange. Est-ce par refus de la forme commerciale? Tout au contraire. Ces artistes lui accordent une importance contrôlée. Acceptent l'aléatoire, l'éphémère, misent d'abord sur le travail et la fertilité des rencontres entre expressions, entre genres, entre personnes. Placent l'indépendance en première priorité.

Shirana Shahbazi, qui offre ses fleurs en première page de cette publication, fait

partie de ceux qui gèrent de manière sourcilieuse leur activité. Ses travaux frappent par leur densité, la rigueur de leur composition, la générosité de leurs couleurs. Venue d'Iran, établie en Suisse, cette jeune artiste a fait objet d'une reconnaissance internationale quasi immédiate. Dans ses images, travaillées avec précision et profondeur jusqu'à en gommer l'anecdotique et transcender l'ornemental, résonnent la civilisation dont elle provient, autant que le passé pictural européen. A l'aide de la photographie, outil contemporain, elle scrute ces héritages, les reprend à son compte et s'efforce de percer les ténèbres afin que passe le chant grave des fruits, des coquillages et des fleurs.

SOMMAIRE



Portrait 22



Diamant 26



Galerie 27



Livre 29



Design 30

4 à 14 Dossier

A quel point, en Suisse, les milieux de l'art sont-ils atteints par la crise?

4 et 6 Comment prospère le vivier genevois

Nombre de jeunes artistes du bout du lac passent à l'action et se donnent les moyens de montrer leur travail.

Par Lorette Coen

7 et 10 Les espaces d'artistes se multiplient en terre vaudoise

A Lausanne et dans le canton, une multitude de petites structures privées surgissent. Inventaire non exhaustif.

Par Isabelle Rüf

12 et 14 Zurich et Bâle à l'heure de l'imagination

Sur les bords de la Limmat, la place de l'art se réajuste et s'ouvre aux initiatives. Et un vent de renouveau souffle sur la cité rhénane.

Par Anne Fournier

15 Réseaux virtuels, communautés nomades

Facebook, Twitter, LinkedIn... La frénésie des réseaux sociaux s'empare du monde très discret des collectionneurs.

Par Nicolas Galley

17 à 20 Ports francs, dédales et mystères

Les ports francs suisses font l'objet d'une sévérité accrue. Qui semble avoir peu refroidi leur clientèle. Mais d'autres places se profilent, en particulier Singapour.

Par Carole Lambelet

22 L'homme qui voulait être brusqué par l'art

Antoine de Galbert, collectionneur et fondateur d'un lieu d'art pointu, accueillant et exigeant, la Maison rouge, à Paris.

Par Florence Gaillard, Paris

23 «Nicky», la première entre toutes

Comment Patrick Meyer, néophyte absolu, s'enflamme pour l'art et s'engage sur les réseaux internationaux du marché.

Par Nicolas Galley

26 Laurence Graff, roi du diamant, maître du temps

Le célèbre joaillier anglais, récemment installé à Genève, se lance aussi dans l'horlogerie.

Par Isabelle Rüf

27 Hauser & Wirth snobe la crise

Depuis cet automne, la puissante galerie zurichoise a pignon sur rue à New York. Elle veut offrir de nouvelles chances à ses artistes.

Par Anne Fournier

28 BD: les bulles sous le marteau

Les ventes aux enchères dédiées à la bande dessinée se multiplient et dopent le marché des planches et dessins originaux.

Par Ariel Herbez

29 Le livre précieux, à l'abri des turbulences

Le marché des ouvrages de valeur reste remarquablement stable, car il échappe aux spéculateurs. Même Internet ne parvient pas à l'ébranler.

Par Isabelle Rüf

30 Un pied dans l'art, l'autre dans le design

En Suisse, rares sont les galeristes qui exposent le design contemporain. Edward Mitterrand explore cette voie à Genève.

Par Lorette Coen

31 Agenda (sélection)

Beaux-arts, montres et bijoux, foires de l'art et biennales.

Par Lorette Coen



«[Stilleben-11-2006]» de Shirana Shahbazi, 35 ans, artiste d'origine iranienne établie à Zurich. Non narratives bien que documentaires, ses photographies montrent des situations ordinaires, des portraits, des paysages, des natures mortes. Un catalogue monographique important, «Shirana Shahbazi: Meanwhile», lui a été consacré à l'occasion de son exposition personnelle à la Barbican Art Gallery, Londres, et au Swiss Institute, New York, en 2007.



«Cage sans frontières», œuvre monumentale de Ron Arad, 58 ans, caractéristique du designer israélien établi à Londres, qui aime réaliser des pièces uniques et sculpturales. Actuellement exposée au Musée d'art moderne de New York, le MoMa, elle sera prochainement installée dans le lobby du prestigieux Singapore FreePort, pour lequel elle a été conçue.

LE TEMPS

MÉDIA SUISSE DE RÉFÉRENCE

Editeur Le Temps SA
Place Cornavin 3
CH-1201 Genève

Président du conseil
d'administration
Stéphane Garelli

Directeur
Eddy Mottaz

Rédacteur en chef
Jean-Jacques Roth

Directrice adjointe
Valérie Boagno

Rédactrice en chef
déléguée aux hors-séries
Isabelle Cerboneschi

Rédactrice responsable
du hors-série Arts
Lorette Coen

Rédacteurs
Anne Fournier
Florence Gaillard

Nicolas Galley
Ariel Herbez
Carole Lambelet
Isabelle Rüf

Iconographie
Marc Sauser-Hall

Photographies
Eddy Mottaz

Réalisation, graphisme
Françoise Comba Abboud
Christine Immelé

Patrick Thoos

Photolitho
Patrick Thoos

Correction
Virginie Jaton

Responsable production
Nicolas Gressot

Internet
www.letemps.ch
Catherine Frammery

Courrier
Case postale 2570
CH-1211 Genève 2

Case postale 2564
CH-1211 Genève 2

Tél. +41-22-799 58 58
Fax +41-22-799 58 59

Publicité Le Temps Media
Case postale 2564
CH-1211 Genève 2

Tél. +41-22-799 59 00
Fax +41-22-799 59 01

Directrice: Marianna di Rocco

Impression
Zollikofer AG, Saint-Gall

La rédaction décline toute responsabilité envers les manuscrits et les photos non commandés ou non sollicités. Tous les droits sont réservés. Toute réimpression, toute copie de texte ou d'annonce ainsi que toute utilisation sur des supports optiques ou électroniques est soumise à l'approbation préalable de la rédaction. L'exploitation intégrale ou partielle des annonces par des tiers non autorisés, notamment sur des services en ligne, est expressément interdite. ISSN: 1423-3967

Cartier

Collection *les must*[®]



REPORTAGE

Comment prospère le vivier des artistes genevois

A quel point les milieux de l'art du bout du lac sont-ils atteints par la crise? Nombre de jeunes passent à l'action et se donnent les moyens de montrer leur travail, voire de le vendre, en se mettant à l'écart des dures lois du marché. Provisoirement. **Par Lorette Coen**



PHOTOS EDDY MOTTAZ

L'ancienne usine Kugler au centre du tableau de Philippe Fretz. Le peintre a décidé de faire entrer le bâtiment dans son travail.

A la différence de feu le site Artamis, le lieu n'est pas ouvert à tout un chacun. De lourds cadenas interdisent l'entrée d'ateliers que l'on devine vastes, généreusement éclairés. Ici, où l'Arve et le Rhône se rencontrent, souffle une fraîche brise d'ailleurs. Les oiseaux apprécient de nicher dans le coin, les castors s'activent en toute quiétude, le bois de la Bâtie se profile non loin. Posée sur la pointe de la Jonction, semi-friche industrielle, l'ancienne usine Kugler se trouve en plein Genève, à faible distance de Plainpalais, de la gare et des Hôpitaux. Depuis quatre ans, quelque 160 artistes et artisans y ont trouvé un gîte professionnel favorable. A la fois urbain et protégé, installé «dans la ville et dans la vie», commente Crystel Ceresa, 32 ans, plasticienne, qui ajoute cette jolie image: «Nous venons ici comme on monte dans un paquebot et nous voguons vers quelque part, tous ensemble.» L'exposition collective à laquelle elle participe, organisée par l'une des cinq associations locataires, Cheminée Nord, ne porte-t-elle pas le titre *Lost Paradise*?

Pour y accéder, longer une façade taguée, rue de la Truite, pénétrer dans une cour intérieure, grimper des escaliers, parcourir des coursives et des couloirs couverts de plantes qui donnent quelque chaleur à ce dédale d'ateliers. Les locaux de Cheminée Nord se trouvent précisément au pied du très haut et très étroit



La très haute et étroite cheminée de briques rouges qui signale l'usine et la Jonction loin à la ronde.

La jeune scène se caractérise par la diversité et le mélange, la pluralité des réseaux, l'indépendance

tuyau de briques rouges qui signale l'usine loin à la ronde. Les artistes de l'association y montrent leurs travaux et ceux d'autres collègues de l'usine ou d'ailleurs. L'autre lieu d'exposition sur place étant l'Espace Kugler. Aucun des deux ne possède le statut de galerie ni ne développe d'activité commerciale. Par clause contractuelle, l'ancienne usine est essentiellement vouée au travail, à la production, à la recherche et ne s'ouvre qu'à l'occasion d'expositions. Ce que regrette le peintre Philippe Fretz, 40 ans, président de la toute neuve Fédération Kugler, qui regroupe les associations de l'usine. Par crainte d'une marginalisation, il souhaiterait une plus large ouverture vers l'extérieur.

«Le public prend souvent ce lieu, propriété de l'Etat, pour un squat. Or nous occupons ces ateliers collectifs en tant que locataires», précise-t-il. Si les loyers bon marché permettent aux débutants fraîchement sortis des Beaux-Arts de prendre le temps d'expérimenter et de chercher un langage personnel, les associations et l'Espace Kugler regroupent une population d'artistes et d'artisans de tous âges et d'affinités très variées, qui se croisent et s'enrichissent d'échanges multiples. En cela, l'usine Kugler reproduit en petit ce que montre la

jeune scène d'art contemporain genevoise, telle qu'elle se tisse aujourd'hui, caractérisée par la diversité et le mélange des expressions, la pluralité des réseaux et la volonté d'indépendance.

«Nous abordons une époque nouvelle dans laquelle il s'agit de mettre au point un modèle où l'artiste n'est plus placé en posture d'assisté ni de marginal», estime Philippe Fretz. Et de se demander, en se référant à la conversion d'un site industriel en centre culturel, conduite à Bâle par le sociologue et urbaniste Philippe Cabane, «si la clef du succès ne consiste pas à chercher des sources d'autofinancement plutôt qu'à s'user dans la quête systématique de subsides publics». Monter sa propre structure, se débrouiller, compter faiblement sur des appuis publics extérieurs, telle semble être la solution à laquelle parviennent nombre de protagonistes de la jeune scène genevoise. Pour une raison première et majeure, également invoquée par Philippe Fretz: «Toute forme de soutien à l'art proposée par des institutions publiques conduit à l'uniformisation.» Par quoi il faut entendre l'adéquation aux manières, tons et modes dictés par le marché international.

«Voyez ce qui se passe du côté de la rue des Bains!» s'écrie Alexia Turlin, 36 ans. Pour cette artiste *crossover*, qui s'intéresse donc

Suite en page 6

Charlize Theron

www.dior.com

Jadore Dior



LE FÉMININ ABSOLU

REPORTAGE



Atelier de l'artiste Mathilde Teinturier dans l'ancienne usine Kugler.



Exposition «Lost Paradise» à Cheminée Nord. Au mur et contre les murs, œuvres de Crystel Ceresa, Théo&dora (bateaux), Eric Winarto et, au centre, Christine Boillat.

Suite de la page 4

principalement aux croisements, aux échanges, il importe d'esquiver «la logique surmarchande» qui préside aux activités des galeries d'art genevoises installées à faible distance de l'ensemble de la SIP, siège du Musée d'art moderne et contemporain, le Mamco, du Centre d'art contemporain et de nombreux ateliers. Aussi a-t-elle fondé sa Milkshake Agency, espace complètement autonome, non subventionné, où les artistes gèrent eux-mêmes leurs installations, où pas un centime n'est prélevé sur les œuvres vendues. «Sans réfléchir et parce que la configuration de mon atelier me le permettait, j'ai eu envie d'inviter des gens à exposer dans ma vitrine.» Qui accueille-t-elle? «Pas des personnages prestigieux, mais des gens proches ou moins proches avec qui j'ai envie de passer du temps et aussi des artistes qui n'ont pas l'occasion d'exposer.» Or voici que, après une période de latence, son quartier, derrière la gare et dans l'Ilot 13, se peuple d'activités voisines. Ici, Duplex - Espace d'Arts Contemporains figure parmi les anciens, mais la Pinacothèque des Eaux-Vives, qui collectionne, expose et prête des œuvres d'art, s'est installée en avril dernier et Tissue, revue d'art contemporain «à géométrie et périodicité variables», se fabrique non loin. La Milkshake, qui expose des sérigraphies et des gravures de Colline Grosjean jusqu'en décembre, ne cesse, quant à elle, d'improviser des événements temporaires, mobilise les artistes pour une exposition de Noël et accueille pour une année Piano Nobile, lieu consacré à la recherche et à l'expérimentation en art contemporain depuis quatorze ans.

Installée sur l'autre rive depuis une année seulement, Ex-Machina est née d'une manière ana-

logue. «Ayant trouvé l'atelier qu'il nous fallait, l'idée a surgi d'en faire aussi une galerie. Pas pour en vivre, mais comme lieu d'échanges transdisciplinaires.» Ils sont cinq: deux artistes plasticiens, Lara Lemmelet et Cyril Macq; une vidéaste et cinéaste, Ufuk Emiroglu; un éclairagiste, Philippe Maeder; un metteur en scène, Fabrice Hugler. Ils ont rénové eux-mêmes leur lieu pour en faire un espace modulable. Aucun ne vit de son art mais de travaux intermittents.

Précurseur: attitudes, espace d'exposition à la pointe sur le plan artistique, autonome et équidistant des pouvoirs publics comme de la galaxie alternative

«In ou off? Nous n'avons pas envie de nous confiner ni dans le milieu alternatif ni dans celui des galeries commerciales.» Ex-Machina ne refuse pas de vendre des pièces exposées, mais souvent le caractère des travaux qu'elle montre ne s'y prête pas. Elle ne repousserait pas non plus l'invitation d'une grande foire, mais ne la recherche pas. Non par adhésion à une idéologie quelconque, mais parce que cela ne correspond pas au projet actuel des artistes.

Postérieurs aux squats

Appartenant à la génération postérieure aux squats, ils observent combien leur fermeture fut un choc pour le large milieu d'artistes qui s'était organisé dans les lieux occupés et pour le public qui gravitait autour. Depuis septembre dernier, la Ville met une trentaine d'ateliers à disposition de quelque 70 personnes dans le Vélodrome, à la Jonction. De même, l'Etat offre à environ 80 autres des locaux de travail à Picto, avenue Ernest-Pictet, à la Servette. Si nombre d'artistes issus des squats se montrent satisfaits des nouvelles structures qui voient

le jour actuellement, ils redoutent, comme ceux de l'usine Kugler, de se trouver enfermés dans des bulles. Beaucoup regrettent des espaces d'exposition désormais disparus, qui s'étaient affirmés du temps d'Artamis. Certains, parmi ces derniers, n'attendent que l'occasion de resurgir sous le même nom – ou sous un autre.

Depuis l'évacuation du site, il y a deux ans, que de migrations, que d'initiatives aussi! La pénurie de locaux restant vive, les artistes genevois, surtout les plus jeunes, inventent leurs propres structures, temporaires comme Agent Double, au 23, boulevard du Pont-d'Arve, dans le quartier de Plainpalais. Ou plus pérennes, comme le

Labo, boulevard Saint-Georges, qui s'emploie à mettre en avant «autant le processus de création et de réalisation que le travail abouti». L'un et l'autre se tenant soigneusement à l'écart «des contraintes commerciales et institutionnelles». Artistes avant tout, avec pour référence commune et grand précurseur, le défunt attitudes, dont les animateurs, devenus depuis ceux du Centre culturel suisse de Paris, avaient réussi à en faire un espace d'exposition à la pointe sur le plan artistique, autonome et équidistant des pouvoirs publics et de la galaxie alternative. Forde, dont le rôle en matière de présentation et de diffusion de l'art contemporain à Genève n'est plus à démontrer, et qui fête ses quinze ans d'établissement à l'Usine, fait en revanche figure d'institution au sein du monde alternatif. Respectée certes, mais issue de batailles révolues, dont le destin paraît assuré grâce à la subvention de la Ville.

Mais que se passe-t-il dans le monde institutionnel justement? A fin 2008, une fois mesurée la gravité de la crise financière, les

Liens

www.usinekugler.ch
www.milkshakeagency.ch
www.aduplex.ch
www.pinacothèque.ch
www.revue-tissu.ch
www.pianonobile.ch
www.ex-machina.ch
www.agentdouble.ch
espacelabo.net
www.usine.ch
www.forde.ch
www.tmproject.ch
www.patricialow.com
www.saks.ch



Crystel Ceresa, «Georgia O'Keeffe», 2009, acryl sur toile, diam. 180 cm.

Ci-dessous, deux ateliers: à gauche, celui de l'artiste Pierre-Philippe Freymond, à droite, celui du peintre Thierry Feuz.



1m³

A l'origine, les expositions de 1m³ se tenaient dans une boîte aux dimensions de la fenêtre d'un atelier, formant vitrine. Aujourd'hui, l'appartement du 45, avenue de la Harpe est devenu un lieu d'exposition pour d'anciens étudiants de l'ECAL, tous nés vers 1980. Jeanne Graff est historienne de l'art, Benjamin Valenza et Adrien Missika, photographes, Stéphane Barbier Bouvet, artiste. «Mais on ne s'expose pas nous-mêmes, dit Jeanne Graff. On aime bien que ça bouge, il y a une bonne dynamique, nous faisons neuf expositions par an, organisons des événements, un bar, des expos d'un soir, des écoutes de musique contemporaine. Le samedi, le lieu est ouvert pour que

les gens viennent discuter. Il faut des lieux comme le nôtre pour retenir ici les jeunes artistes qui sortent de l'ECAL. On ne peut pas dire qu'on a une ligne artistique, mais l'appartement présente des contraintes - catelles, tuyauterie - qu'il faut contourner en inventant des formes. On choisit les artistes au fil des rencontres. La chance, c'est d'avoir été invités à Londres par l'espace Zoo. Matériellement, c'est difficile. Au début, on payait de notre poche; maintenant, on voudrait rémunérer un peu les graphistes, les monteurs, tous ceux qui nous aident bénévolement. J'ai réussi à dégager un petit poste pour chercher des financements.» I. R.
www.galerie1m3.com

Les espaces d'artistes se multiplient en terre vaudoise

A Lausanne et dans le canton surgissent une multitude de petites structures privées qui permettent aux jeunes artistes de faire leurs gammes. Centres d'art (un peu) subventionnés ou galeries à but commercial: ces lieux pallient le manque d'un centre d'art institutionnel. Inventaire non exhaustif.
Par Isabelle Rüt

De haut en bas de Lausanne, les lieux dédiés à l'art contemporain dessinent un tracé changeant mais serré. A entendre ceux qui les font vivre, cette abondance de centres d'art, d'espaces, de galeries s'explique par deux facteurs: le rôle dynamisant de l'Ecole d'art de Lausanne (ECAL) et l'absence de structure institutionnelle de type Kunsthalle, comme à Genève, Fribourg, Neuchâtel, Zurich et Bâle. Un lieu où les artistes émergents mettent pour la première fois leur travail à l'épreuve du public, peuvent prendre des risques et élargir leur horizon en se confrontant à d'autres démarches. Le Musée des beaux-arts consacre bien une exposition annuelle aux nouveaux artistes, mais il faut une étape antérieure, une «première fois» pas trop intimidante. «A Lausanne, le soutien des autorités va aux arts de la scène, pas aux arts plastiques; peut-être que cela changera avec le nouveau musée», remarque Jeanne Graff, de l'espace 1m³. «Il n'y a pas d'interlocuteur au Canton», se plaint Stéphane Fretz des Editions art & fiction.

C'est pourquoi éclosent tant d'artists run spaces, des lieux tenus par des équipes de plasticiens. C'est ainsi que Damien Hirst a commencé, mais sa success story reste un horizon lointain. Souvent issus de l'ECAL ou d'une école d'art de Suisse romande, ceux qui animent ces lieux s'entourent d'un réseau d'amis. Sur Internet ou au cours de leurs voyages, ils rencontrent des démarches qui font écho aux leurs, invitent des artistes étrangers et, à leur tour, exposent à l'extérieur. L'atmosphère générale est enthousiaste, joyeuse, ludique. Les vernissages sont l'occasion de fêtes.

Ces petites structures sont non-profit, c'est-à-dire qu'elles reposent



Cyril Veillon et Lucy Mackintosh dans le bel espace blanc de leur galerie. Depuis plus de quatre ans, ils ont pris place sur la scène de l'art contemporain lausannoise.

sur le bénévolat. Personne n'est salarié, tout le monde exerce un travail à côté: enseignement, graphisme, médiation culturelle. Si un artiste vend une œuvre, le pourcentage perçu est minime, voire inexistant. Pour payer le loyer, assumer les frais de fonctionnement, ces espaces dépendent en bonne partie des subventions et des aides ponctuelles que leur accordent parfois la Ville, le Canton, la Loterie Romande, la Migros, Pro Helvetia et différentes fondations. La recherche de ces fonds n'est pas la moindre tâche des bénévoles. Au bout de quelques années, l'enthousiasme s'épuise, les artistes retournent à leur propre travail. Ces lieux sont donc éphémères. Un des premiers nés, Circuit, persiste depuis onze ans, mais c'est que les animateurs du début ont été progressivement remplacés par d'autres. La communication entre ces espaces semble bonne, fondée sur l'amitié et les échanges. Le même artiste peut exposer dans plusieurs lieux. Les rapports ne sont pas de concurrence, puisqu'il n'y a pas d'enjeu économique, à la différence des galeries.

Ces dernières connaissent un autre statut. Ceux qui les animent espèrent, à plus ou moins long terme, dégager du profit. Certains y parviennent, rarement. Ces lieux ne sont pas subventionnés, ils fonctionnent selon les lois du marché, peuvent participer à des foires. Souvent, les galeries ont «leurs» artistes, qu'elles suivent et dont elles ont parfois l'exclusivité. En revanche, elles perçoivent un pourcentage sur les œuvres vendues. Souvent, entre les deux types de structure, la différence est mince.

Suite en page 10



DOLL

DOLL, ce sont quatre historiennes de l'art - Delphine Rivier, Olga Canton Caro, Léonore Veya et Léonore Easton - dont les initiales forment le nom. Avant de trouver cet espace avec vitrine au 45 de la rue César-Roux, elles ont animé une galerie à Vevey, puis, entre 2004 et 2008, Basta à Lausanne. «Nous n'avons pas de ligne, d'ailleurs cette notion a quasiment disparu. Nous sommes dans l'expérimentation permanente. En général, nous opérons par coup de cœur», dit Léonore Veya, qui

enseigne à l'Ecole de photographie de Vevey. «Ce sont souvent des premières expositions ou des projets inédits. Les artistes ont carte blanche, nous ne faisons pas d'accrochage, installations et performances sont conçues pour le site. Nous cherchons des subventions pour produire ces événements, sinon, c'est un cadeau empoisonné pour un artiste qui n'a pas d'expérience. Notre travail est bénévole, mais nous payons les graphistes. Si un artiste vend une œuvre, nous ne prenons pas de

pourcentage. Il faut être cohérent jusqu'au bout, on n'est pas une galerie. Nous mettons en ligne les archives, aussi celles de Basta, c'est un service rendu aux artistes, mais nous ne les suivons pas régulièrement. Peut-être plus tard. Par la suite, nous voudrions que notre espace soit reconnu d'utilité publique, obtenir un poste partiel rémunéré et développer la médiation avec les classes et des publics variés. Il y a un vide à Lausanne depuis plusieurs décennies.» I. R.
www.espacedoll.ch



CHANEL

REPORTAGE



Circuit

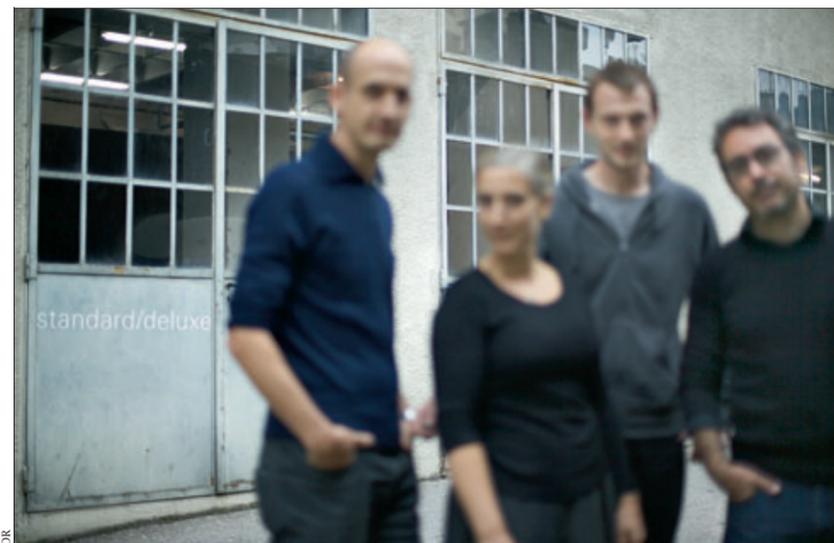
Depuis onze ans que Circuit existe, l'équipe a changé quatre fois de lieu avant d'investir les locaux actuels, sur le quai Jurigoz. Circuit fait figure d'ancêtre, créé en 1998 par d'anciens étudiants de l'ECAL. Un tel lieu manquait à Lausanne. Ils étaient une douzaine, pour la plupart eux-mêmes artistes, dont Didier Rittener. Olivier Mosset, John Armleder ont été leurs parrains, on retrouve leurs œuvres et leur influence dans les choix de Circuit, l'accent mis sur la peinture géométrique. Le lieu est bien connu des milieux artistiques, visité par les étudiants des écoles d'art de Suisse romande. Des échanges ont lieu avec des structures semblables à Amsterdam, Anvers ou Nice. Circuit édite aussi des livres – une police de caractères porte même son nom – et des vinyls. Au fil du temps, les jeunes artistes des débuts sont eux-mêmes devenus des enseignants. «On entretient des rapports de filiation avec 1m³, qui ont été nos élèves.» Après plus de dix ans, «l'énergie et le besoin sont toujours là, dit Jérôme Pfister – qui assure avec François Kohler le fonctionnement de Circuit au jour le jour; mais, en dépit des subventions et du fait que la Ville paie le loyer, on n'arrive toujours pas à dégager un salaire même partiel». **I. R.** www.circuit.li

DAÏNE BOGGERI

Standard/deluxe

Virginie Otth, Adrien Cater, Nicolas Savary, Tilo Steireif et Matthias Bruggmann viennent de la photographie et du graphisme et poursuivent leurs propres projets d'artistes. Ils ont investi un ancien garage, en dessous de leur atelier, à César-Roux 14. «Nous cherchions une alternative à Circuit, qui était le seul lieu. Nous avions besoin d'un endroit pour réfléchir sur les problématiques actuelles et partager nos expériences, montrer des travaux d'étudiants. Nous agissons sans aucune pression financière, puisque nous sommes bénévoles, et ne recevons que quelques subventions. Ce sont les artistes eux-mêmes qui assurent leur gardiennage», dit

Virginie Otth. «Sur Internet, nous avons rencontré un Américain qui vit en Allemagne. Son travail nous a plu, nous l'avons invité, nous sommes devenus amis, il a exposé chez nous, nous irons chez lui», raconte Adrien Cater. «Nous voulons faire de la médiation culturelle, permettre la rencontre entre les artistes et le jeune public. L'espace nous permet de nous retrouver en famille, de changer de rôle, d'être tour à tour artistes, curateurs, théoriciens. Nous publions des cahiers: le texte cristallise les idées. On veut rester libre de continuer ou pas, surtout pas nous institutionnaliser», conclut Virginie Otth. **I. R.** www.standard-deluxe.ch



DK

Suite de la page 7

Alors que l'art contemporain s'inscrit surtout dans les villes, Isabelle Gétaz a profité de la grange de la maison familiale à Mont-sur-Rolle pour y installer sa galerie, inaugurée au printemps 2009. «L'éloignement des villes est un désavantage, mais je n'ai pas de loyer à payer. Située entre Lausanne et Genève, la galerie peut faire le lien entre deux mondes très clivés», dit la galeriste. Elle a commencé avec deux artistes confirmés, Carles Valverde et Jean-Claude Schauenberg, mais, par la suite, compte bien inviter des artistes émergents et suivre leur travail. «Je privilégierai les travaux sur papier, la peinture abstraite, la sculpture, par coup de cœur. C'est moi qui assure le gardiennage, l'administration, les rapports avec les artistes.

Festival gratuit de créations émergentes, Les Urbaines drainent un large public et procurent une visibilité forte

Mon mari est graphiste, il crée le matériel de promotion. Je ne prends pas de pourcentage, j'ai la chance de ne pas devoir gagner ma vie. La crise est venue en pleins travaux. On n'allait pas s'arrêter pour autant. D'ici 2012, nous aurons une vision plus claire.»

La Galerie Lucy Mackintosh a été ouverte en 2004 par Lucy Mackintosh et Cyril Veillon, dans d'anciens locaux d'architecture de l'EPFL. Un bel espace blanc qui se prête à toutes sortes d'expériences plastiques. «Nous faisons un travail de suivi critique auprès des artistes. Ce sont souvent des jeunes qu'il faut aider. En cas de vente, nous prenons 50%, mais cela couvre aussi le transport, la promotion, l'information à faire auprès des entreprises qui cherchent à acquérir des œuvres. Tout ceci prend du temps. Pour l'instant, notre entreprise relève du sacer-



Galerie Isabelle Gétaz, exposition Jean-Claude Schauenberg.

MATTHIEU GÉTAZ

doce. Je dirige l'espace Archizoom à l'EPFL, ce qui crée des synergies intéressantes mais prend beaucoup d'énergie. Lucy reçoit des classes, des groupes. L'an prochain, la galerie aura cinq ans, nous ferons alors le bilan. Il me semble qu'il se crée une relation de confiance avec le public et les collectionneurs. Mais le marché est imprévisible, même la crise n'a pas les effets escomptés! Le succès international d'une galeriste comme Alice Pauli est stimulant, mais l'accès aux grandes foires était plus facile et moins coûteux quand elle a commencé. Aujourd'hui, c'est très difficile pour les petites galeries.»

Cyril Veillon s'occupe aussi de la Fondation lausannoise pour l'art contemporain (FLAC) qui a pour but de «développer et inscrire durablement l'art visuel contemporain à Lausanne, en ouvrant l'accès à un plus large public». Sur son site figure un vaste programme: aider à la production d'œuvres et d'expositions,

constituer et présenter une collection d'art contemporain, favoriser les échanges, éditer et diffuser des catalogues, rédiger un guide des lieux artistiques à Lausanne... Le travail d'une Kunsthalle en fait, mais sans les moyens. Son existence n'a rien d'officiel et tous les animateurs d'espaces contemporains n'en font pas partie.

Par ailleurs, chaque année depuis 13 ans, début décembre, se déroulent Les Urbaines un «festival gratuit de créations émergentes», organisé avec le soutien de la Ville, du Canton et de nombreuses fondations. Pendant trois jours, différents lieux sont investis par le festival, qui y apporte sa propre programmation, bienvenue, car Les Urbaines drainent un large public et procurent une visibilité forte.

www.galeriegetaz.ch
www.lucymackintosh.ch
www.fondationflac.ch
www.urbaines.ch

art & fiction

Créées en 2000 dans les ateliers de deux artistes lausannois, Stéphane Fretz et Christian Pellet, les Editions art & fiction publient des livres d'artistes et des textes de peintres: «Nous exposons dans nos livres!» Depuis 2005, l'association dispose, au 16 de l'avenue de France, d'un atelier, partagé avec Sofi Eicher, qui réalise les reliures. Trop exigu pour permettre de véritables expositions, le lieu se prête à des concerts, conférences, happenings. «Nous avons tous un intérêt pour la peinture ou le dessin, et ne travaillons ni la photo ni la vidéo, dit Stéphane Fretz. Sommes-nous vraiment «contemporains»? Nous avons renoncé à trancher, c'est un débat un peu stérile! Je me paie en tant que metteur en pages, comme sont payés l'imprimeur ou le travail de relieur. Nous recevons quelques subsides. Des mécènes et les bibliothèques publiques nous permettent de continuer. Nous prélevons 10% sur les ventes pour les réinvestir. L'année prochaine, pour nos dix ans, nous produirons un grand livre et puis nous changerons. Je ne sais pas encore dans quel sens. Nous privatiser, nous institutionnaliser, nous affilier à un éditeur existant? Pour l'instant, on observe.» **I. R.** www.artfiction.ch



DK

Trafic

Ils se sont mis à quatre pour fonder Trafic en 2007: un artiste, Jean-Michel Baconnier, deux graphistes, Laurent Emmenegger et Christophe Métroz, et Steve Paterson, critique et commissaire. Issus de l'Ecole d'art du Valais ou de l'ECAL, ils voulaient prendre pied dans le milieu artistique lausannois, prolonger leur propre travail sur l'image en montrant ce qui se crée aujourd'hui dans le domaine de la vidéo d'art. Leur nom, clin d'œil à Tati, indique aussi le statut changeant de l'image en mouvement. Au 19 de la rue de Bourg, ils ont investi un dépôt sous les combles. Vidé, nettoyé, repeint, cet espace

exigu est devenu un home cinéma: projections, discussions, conférences. «Treize chaises, c'est un premier pas, dit Jean-Michel Baconnier. Notre propos est d'interroger l'image en mouvement, sous toutes ses formes: vidéo, film, diaporama. Quand est-ce que c'est de l'art, du divertissement, du document? Comment aborder des œuvres dont la pérennité n'est pas assurée? Aujourd'hui, on ne peut déjà plus visionner certaines œuvres de Jean Otth.» Ce dernier, tout comme l'historienne de l'art Geneviève Loup, accompagne Trafic dans sa démarche. **I. R.** www.trafic.li



CÉDRIC WIDMER



Nespresso. What else?



www.nespresso-whatelse.com

NESPRESSO[®]

Le café corps et âme

REPORTAGE

Zurich et Bâle à l'heure de l'imagination



PHOTOS: ROLAND SCHMID/EPSTEIN

Performance au New Jersey, Bâle. Situé dans une périphérie en métamorphose, ce lieu est devenu un espace de référence et d'ouverture sur le monde pour les jeunes.

Sur les bords de la Limmat, la place de l'art ne ploie pas sous la crise mais se réajuste et s'ouvre aux initiatives. Dans le même temps, sur la cité rhénane souffle un vent de renouveau.
Par Anne Fournier

Dufourstrasse. Une rue où, entre l'Opéra, la vénérable *Neue Zürcher Zeitung* et le siège du groupe de presse Ringier, il n'est pas rare de croiser des personnalités qui font l'actualité du pays. Des pontes de l'économie, de la politique ou de la culture sur lesquels, à en juger d'après leur rythme, les saisons et les aléas du moment semblent laisser peu d'empreintes. Au numéro 48, c'est l'adresse d'un avocat et d'une vitrine réservée à Karma International. Curieusement, la vitrine, vue de l'extérieur, est occupée par une seule paroi blanche. De quoi déstabiliser le visiteur venu pour y trouver de l'art.

Karma International existe depuis 2006, repaire de deux jeunes femmes, Marina Leuenberger et

Karolina Dankow. «Pourquoi une paroi blanche? Pour disposer de davantage d'espace pour exposer. On a préféré cela à une ouverture plongeante depuis l'extérieur.» Sourire. Elles n'ont que 29 ans, mais ne sont déjà plus des inconnues dans le cercle des galeries. Au-delà de leur charme naturel – elles sont agacées quand la presse le souligne –, il y a surtout leur culot, leur sens du métier et, dernière précieuse, leurs relations. «En très peu de temps, elles sont parvenues à construire un réseau considérable» et à asseoir leur réputation sur un chic «low-budget», observait la *Neue Zürcher Zeitung*. Marina Leuenberger confirme: «Oui, nous sommes très attentives aux dépenses. Nous bougeons

beaucoup, assurons le transfert des œuvres nous-mêmes et avons ciblé nos artistes: ceux de notre génération, qui ont vu l'effervescence de ces dernières années sans pouvoir encore en profiter.»

Les foires pour briser les frontières

Docteurs en histoire de l'art de l'Université de Zurich, les deux jeunes femmes accumulent très vite des expériences via des stages dans des galeries, notamment à New York. En 2006, elles se lancent dans l'aventure en investissant chacune 500 francs. Elles organisent une première exposition de l'Américain Chris Lipomi dans un espace off pour le moins incongru: la terrasse d'un toit du centre-ville, celui de leur appartement. Chez elles, les artistes, qu'ils soient d'ici ou d'ailleurs, travaillent souvent in situ.

Crise ou pas, Zurich conserve son label de paradis des galeries. Mais inutile de s'en contenter. Il faut voyager, rencontrer, échanger via les foires de l'art, de plus en plus essentielles à l'heure de la globalisation. D'Art Dubai à Miami, en passant par la FIAC de Paris et bien sûr Art Basel, ce monde est celui du quotidien des deux historiennes d'art. Même si leur espace est d'abord réservé aux jeunes artistes, avec des œuvres oscillant entre 5000 et 15 000 francs, elles l'ouvrent à des personnalités de référence, invitant des curateurs, comme Ben Borthwick de la Tate Modern de Londres.

Marina Leuenberger le souligne: «Paradoxalement, c'est une période idéale pour commencer. Cela permet d'imaginer d'autres formes de galerie. On remarque

aussi un nouveau rapport à l'argent. Les jeunes artistes ont, par exemple, d'autres liens avec le sponsoring. Prenez le cas du Bâlois Tobias Madison qui prépare un film autour de monuments vus sur l'itinéraire qui lie la Suisse à la Chine. Une marque de basket soutient sa démarche et ce genre de synergie ne pose pas de problème.» Aujourd'hui, tirant sur ses cigarettes, Marina Leuenberger dit savourer l'aventure mais surtout rentrer dans ses frais «sans accumuler de réserves».

Du nouveau voulu par la crise

Dans la ville de la Limmat, un rendez-vous fait office de baromètre infailible pour mesurer l'humeur ambiante: la rentrée d'automne avec les fêtes d'ouverture des galeries. Foule de curieux, tourbillon de créateurs, de critiques, de vendeurs aux tenues rivalisant de clinquant ou d'amour du détail qui se précipitent à ce subtil bal de passions, de m'as-tu-vu

et de stratégies mercantiles. Cet automne, au sein du Löwenbräu Areal, brasserie devenue la Mecque de l'art contemporain, on a célébré la rentrée non sans exprimer des réserves. Si les relations avec les collectionneurs semblent rester vives, les artistes vendent moins. Et même l'énergie des couleurs chatoyantes que l'exposition de Pipilotti Rist diffuse autour d'elle n'allège qu'en partie les soucis.

Ces derniers mois, plusieurs galeries ont fermé boutique, comme les Berlinoises Arndt & Partner ou encore Haunch of Venison. Pourtant, ces départs n'ont pas de con-

«A Zurich, nous sommes loin des fermetures de galeries précipitées vécues à Berlin»



Le New Jersey, tout petit, presque une vitrine, mais bouillonnant de vie.

Suite en page 14

are you
coco?

Sublime union
d'une crème glacée à la
Noix de Coco de Sumatra et de
graines de sésame subtilement
caramélisées.



MÖVENPICK®
THE ART OF SWISS ICE CREAM

REPORTAGE

Suite de la page 12

séquence sur le nombre d'adresses. «Nous sommes loin des fermetures précipitées vécues à Berlin. Nous sommes actuellement 68 dans notre association, un chiffre en constante hausse, et nous disposons d'une image de stabilité. Nous jouissons de contacts étroits avec les collectionneurs et de notre savoir-faire», estime Marlene Frei, présidente de l'Association des galeries zurichoises, qui veut éviter tout catastrophisme. Elle poursuit: «Les temps difficiles ont contraint à revoir certaines façons de fonctionner, à approfondir les contacts avec les collectionneurs. Les ventes ont ralenti, mais cela ne nuit pas forcément à l'art.»

La grande spécialiste d'art contemporain, Beatrix Ruf, directrice de la Kunsthalle de Zurich, fait un constat similaire. Ces dernières années ont permis une remise à jour des critères de sélection, un travail de réajustement au niveau du contenu. Un marché plus critique peut

aussi servir à l'attractivité de la production contemporaine, estime la Zurichoise. «Les collectionneurs comme les artistes consacrent davantage de temps à leurs acquisitions. Et

parallèlement émergent de nouveaux échanges, des plateformes ou des magazines qui renforcent les contacts à l'échelle internationale entre les institutions, mais aussi les rapports avec les scènes indépendantes.»

La fusion pour survivre

Une option plusieurs fois privilégiée ces derniers mois pour répondre aux tensions ambiantes est la fusion ou le rapprochement d'ateliers. «Cela contraint d'affiner le programme et cela permet d'étoffer son carnet d'adresses», observe Stefano Pult. L'accent neuchâtelois de ce marchand devenu galeriste – sa Galerie Une à Auvier (NE) a fêté cet automne son dixième anniversaire avec Olivier Mosset – jure quelque peu avec les sonorités ambiantes dans ce haut lieu alémanique de l'art contemporain qu'est le Löwenbräu Areal. Son aventure zurichoise avec sa partenaire Céline Lange a débuté en 2007, motivée par la possibilité d'un plus grand rayonnement vers l'étranger. Tourné vers les jeunes artistes, le Neuchâtelois privilégie des créateurs jonglant avec plusieurs moyens d'expression, comme Mathieu Mercier ou Andreas Golinski. Il s'installe donc à Zurich.

Or depuis ce printemps, l'aventure se vit à trois. Contexte financier oblige, la galerie a fusionné avec Meta Kenworthy-Ball, adresse déjà engagée sur la scène indépendante zurichoise. «Fusion» signifie espace partagé et productions communes. Stefano Pult: «Cela entraîne une réduction des charges, mais pas fatalement



Chez Lange + Pult, exposition du plasticien français Mathieu Mercier, l'un des artistes de la galerie.

«Quels que soient les contacts permis grâce à Internet, la fonction de la galerie reste essentielle»

une hausse des gains.» Si les ventes sont encore encourageantes – voire en hausse depuis le printemps –, le spécialiste reste très prudent quant à une éventuelle reprise et rappelle qu'il a coupé de 50% dans ses propres soutiens à la production.

Dans ce contexte, la fusion, réalisée avec quatre employés, permet aussi de multiplier les qualités. La rigueur alémanique d'un côté, l'esprit romand plus expansif et chasseur d'opportunités de l'autre. «L'essentiel est toujours la relation à l'artiste. Quels que soient les nouvelles plateformes ou les contacts permis grâce à Internet, la fonction de la galerie reste essentielle. C'est un rôle de tampon, d'administrateur, une assise professionnelle qui garantit l'évolution de l'œuvre, son expression dans un lieu public, d'autant plus primordiale en période de crise.»

Où trouver de l'espace?

A Zurich, l'un des grands soucis est le prix des espaces à disposition pour créer ou proposer des scènes off. Beaucoup de gens étouffent sous la pression commerciale, confiait récemment à *Temps* Esther Eppstein, la dame de la scène underground avec sa galerie Perla-Mode. «Mais une nouvelle génération se réveille. Ces jeunes qui aspirent à leur manière

à conserver ce que leurs parents ont obtenu lors des révoltes des années 80.» Au printemps dernier, un collectif a fait parler de lui en peignant de blanc les murs en brique rouge de la Rote Fabrik pour déplorer la mise sous contrôle des espaces de création.

A cette menace d'enlèvement répondent l'audace et le réseau bâlois. «Là-bas, les jeunes artistes et curateurs sont plus disponibles pour des collaborations, des ouvertures sur d'autres mondes», confirme Marina Leuenberger, de Karma International, qui a consacré son travail de doctorat à la scène off. «Il y a de réjouissantes énergies.

Des adresses comme New Jersey ont toujours une courte existence, très vite menacées d'institutionnalisation. Mais leur présence est des plus centrales dans la mise en réseau.»

Créé en 2008, New Jersey a pignon sur rue non loin de la frontière française à Bâle. Un quartier qui, lorsqu'on le traverse, n'arrête guère le regard, mais qui, entre pizzeria, coiffeur et services de nettoyage, connaît une effervescence constructive invariablement assortie de collisions de styles. New Jersey est l'idée de quatre créateurs – un curateur,

Daniel Baumann, un graphiste et deux artistes – désireux d'offrir à la ville rhénane un espace de référence en matière d'échanges et d'ouverture sur le monde pour les jeunes.

Travailler avec les hautes écoles et les institutions

Ces dernières années, les points de chute pour l'art contemporain ou les réseaux alternatifs sont, au-delà d'Art Basel, devenus plutôt rares, l'attention semblant se tourner d'abord vers Zurich. Plus voyante, plus clinquante et financièrement intéressante. Cela n'a pas empêché – au contraire – l'émergence de scènes off, notamment grâce à des diplômés de la Haute Ecole d'art désireux de mettre rapidement en place des réseaux. Moins de moyens, mais peut-être davantage d'échanges, commente un observateur. La scène paraît moins segmentée qu'à Zurich. Historiens d'art, artistes en devenir, voire curateurs d'institution comme la Kunsthalle, tissent des liens. Au-delà d'adresses comme New Jersey, l'initiative de KunstWollen (lire ci-dessous) encourage les échanges interdisciplinaires, longtemps trop rares.

Chez New Jersey, aux abords du Voltaplatz, une vitrine ouvre sur un espace unique tout de blanc vêtu, ancien commerce à victuailles, choisi notamment pour son emplacement dans une périphérie en métamorphose. Depuis son ouverture en 2008, New Jersey a accueilli, en soirée essentiellement, plus de 30 performances ou expositions sur un rythme soutenu imposé aussi par les dimensions du lieu et ses ambitions. Pour Dan Solbach, graphiste de 22 ans, l'aventure a coïncidé avec les débuts de la crise financière, mais s'en est émancipée. «Ce qui importe, c'est notre façon de travailler. Nous faisons nos choix d'artiste toujours ensemble, en symbiose. Notre idée n'est pas de créer une nouvelle scène, mais d'ouvrir des perspectives pour des artistes que nous connaissons.»

Financièrement, le groupe vit d'un soutien de la Ville de plusieurs dizaines de milliers de francs lié au développement du quartier. «Nous travaillons avec cela sans perdre de temps à chercher des revenus annexes mais en nous concentrant sur le contenu. C'est une façon de procéder qui signifie une existence limitée.»

Dan Solbach ouvre le piano à queue, seul occupant de l'endroit en ce milieu d'automne, œuvre de Benedikt Schiefer dont les touches, commandées par ordinateur, répondent à des formules algébriques. «Mardi soir, un concert Fluxus est au programme. Nos soirées constituent l'élément clé du rapport au public.» Pour l'heure, la musique s'échappe sans crier gare, les touches s'enfoncent sans trace de doigts et un savoureux murmure de ruisseau fait glisser l'harmonie. Selon la formule du temps qui passe.

A Bâle, moins de moyens qu'à Zurich, mais peut-être davantage d'échanges et une scène moins segmentée

Liens

www.karmainternational.org
www.langepult.com
www.kunsthallezurich.ch
www.newjersey.ch
www.kunstwollen.ch



Marina Leuenberger et Karolina Dankow, les animatrices très en vue de Karma International.

KunstWollen: plateformes entre écoles

«Nous avons créé cette association, car, à l'heure actuelle, il est très difficile pour un jeune artiste d'attirer l'attention sur son travail», explique Andreas Mattle. Née il y a quatre ans, KunstWollen – c'est son nom – se présente comme un tremplin pour des «échanges interdisciplinaires entre artistes et théoriciens culturels, entre hautes écoles d'art et instituts d'histoire de l'art». Ambitieux. Fondée par quatre jeunes diplômés en histoire de l'art de Bâle, l'association concentre une partie de ses activités autour du projet Platform, exposition annuelle d'une sélection d'œuvres d'artistes tout frais diplômés des hautes écoles du pays.

Or, et c'est là la garantie d'un premier contact, cette sélection est confiée à des historiens de l'art, eux aussi il y a peu encore en cours de formation. Andreas Mattle: «Chaque année, quelque trente curateurs en devenir offrent leurs services et nous en gardons trois ou quatre pour composer le jury.»

Les expositions voyagent ensuite entre les diverses villes hôtes d'une haute école.

Chez KunstWollen, initiative parrainée par une fondation, des sponsors et des contributions d'écoles, on le dit à demi-mot: cette initiative est aussi lancée pour pallier le manque d'échanges ou de mises en réseau, en lieu et place des institutions et centres de formation qui s'en chargeaient jusqu'ici. «Vous savez, les frontières, notamment linguistiques, existent aussi dans l'art. Et c'est dommage. Notre idée n'est pas de lancer un commerce, d'exposer pour vendre; nous voulons insuffler un premier élan de contacts entre des créateurs ou médiateurs, qui, un jour ou l'autre, devront soigner leurs relations», continue, avec enthousiasme, Andreas Mattle, diplômé en histoire de l'art et en économie à l'Université de Bâle, volontaire scientifique au Musée d'art de la ville rhénane. Et artiste indépendant. **A. Fo**

Réseaux virtuels, communautés nomades

Facebook, Twitter, LinkedIn... La frénésie des réseaux sociaux affecte toutes les strates socioculturelles, des cours d'école aux conseils d'administration. Or voici qu'elle s'empare même du monde très discret des collectionneurs. Par Nicolas Galley

A la rétention d'informations et à l'opacité propres au marché de l'art se substitue un débat limpide



Nina Canell, «Nightwalker», 2008. Branche, néon, tissu mousse, pâte à modeler, ficelle, caoutchouc lumineux, ruban d'emballage, câble, 2000 V, 125 x 6 x 6 cm.

Trait commun à tous les collectionneurs: l'individualisme. Exigences invariables: la confidentialité, la sécurité. Pour ces raisons, il a paru longtemps improbable qu'une communauté virtuelle de cette catégorie parvienne à se créer. Et presque imaginable que des collections personnelles soient exposées sur Internet. Et pourtant. Voici que les jeunes amateurs d'art se montrent impatients de converser avec leur alter ego aux quatre coins du monde. Leur soif de connaissance étant difficile à satisfaire, les nouveaux réseaux sociaux s'avèrent nécessaires pour alimenter leurs recherches. Car c'est souvent par manque de canaux d'information qu'ils en viennent à entrer dans une communauté.

Créé pour et par des collectionneurs, Independent Collectors a vu le jour en été 2008. Cette plateforme virtuelle destinée aux passionnés d'art principalement contemporain s'inscrit dans la frénésie actuelle des réseaux sociaux. «Un accès rapide, transparent et sans prétention au marché», voilà sa devise. Véritable salon numérique, elle accueille les réunions d'amateurs éclairés et permet un partage de connaissances conduisant à un développement réciproque. Son fondateur, Christian Schwarm, jeune collectionneur berlinois de 36 ans, n'hésite pas à déclarer: «Le réseautage rend les choses beaucoup plus simples lorsqu'on débute. Je serais parvenu dix fois plus vite à mon niveau actuel si une telle structure avait existé lorsque j'ai commencé ma collection.»

Le dialogue avec des personnes plus expérimentées est primordial, mais il n'est pas facile de l'entamer. Chacun commence dans son coin et met au point sa propre formule d'apprenti chimiste, d'où le terme bien choisi d'indépendant. Le regroupement de ces Paracelse en devenir rend les errances plus rares. Tenter de découvrir l'œuvre d'un artiste en début de carrière revient souvent à conduire une enquête aussi sinieuse que peu fructueuse. Les artistes qui dévoilent l'ensemble de leur production sur leur site personnel restent encore rares. Cité à titre d'exemple par certains collectionneurs, la page web de Josh Smith, artiste américain de 33 ans, paraît remarquable. Sorte de catalogue raisonné numérique, www.joshsmith.com affiche sans commentaire tous ses travaux. Mine d'or pour les passionnés, ce site illustre une nouvelle tendance.

On imagine volontiers les galeristes comme des sources d'éclaircissements intarissables; or ils se contentent souvent de réponses vagues. Le grand nombre d'individualités qu'ils représentent ne leur permet pas toujours une connaissance approfondie de chacun de leurs protégés. Pour féliciter les bons élèves et distribuer des bonnets d'âne, Independent Collectors a ainsi créé un carnet de notes: «Pionnier?», «Fiable?», «Plaisant?», «Établi?», «Recommandable?». La parole est au client et le verdict sans appel. Ni marchand ni intéressé, le discours de l'internaute prend une valeur



Josh Smith, «Untitled», 2008, technique mixte sur panneau en bois, 122 x 92 cm.

considérable; il aide non seulement à chercher de nouvelles galeries, mais aussi à découvrir des personnalités artistiques inconnues.

Bons plans, bons tuyaux, voilà de quoi ravir notre collectionneur. La transparence est de mise et la causeuse numérique concurrence parfois les conseils du galeriste. A la rétention d'informations et à l'opacité propres au marché de l'art se substitue un débat limpide. Le désir d'échanger des informations débouche souvent sur un dialogue entre connaisseurs. On récolte des contacts sur le Web, on fait confiance à qui vous ressemble. La discussion s'étoffe. Le réseau virtuel devient alors le lieu privilégié de conseils avisés et de nouvelles propositions.

Si Independent Collectors apparaît comme la plateforme la plus courtisée par les jeunes amateurs, les supernovas que sont Facebook et LinkedIn proposent aussi leurs groupes «collectionneurs». Le régime ultra-démocratique qui y règne conduit cependant à un éclectisme peu efficace. Voie d'accès au pays de cocagne ou étalage pour



Le fondateur de Independent Collectors, Christian Schwarm, devant une œuvre de Clunie Reid, «Sex, Lies and Orgasms».

égocentrismes exacerbés? Les comptes de messagerie se trouvent rapidement saturés par un déluge de propositions d'internautes tentant la vente impossible d'un objet exécuté durant le dernier week-end. Ces clubs de discussion évoluent continuellement et ne peuvent que s'améliorer. Saatchi Online et TheArtKey pèchent aussi par manque de classification et se conçoivent comme de pléthoriques boutiques

Les territoires virtuels se transformeront probablement en terrains de chasse des curateurs de demain

en ligne. D'autres sites pourraient devenir les lieux idéaux où bâtir de nouvelles communautés. Artnet ou ses concurrents Artprice et le gratuit Artvalue, moteurs spécialisés dans l'évaluation d'œuvres d'art, répondront peut-être à l'appel. Les précieux services qu'ils proposent en font des passages obligés pour tout collectionneur.

Le terreau paraît donc fertile et les possibilités innombrables. A la mesure du royaume de l'image que représente Internet. *Le Musée imaginaire* de Malraux à la puissance infinie. Les plateformes virtuelles permettent aux connaisseurs de communiquer non seulement par l'écrit, mais aussi par l'image. Il suffit au collectionneur de télécharger une version numérique de ses œuvres et de les disposer sur son

espace personnel pour que son discours visuel devienne accessible à tous. A tous? Le terme paraît un peu fort. Dévoiler sa collection, c'est aussi exposer son in-

timidité. Independent Collectors protège ses utilisateurs. Pour pénétrer dans ces expositions digitales, une invitation est généralement requise. La démarche en vaut la peine, car il s'agit parfois de véritables expositions temporaires et pas simplement d'une sélection d'images. La substance des thématiques reste encore fragile et souvent chronologi-

que. Elle s'étoffera avec le temps. Ces territoires virtuels se transformeront probablement en terrains de chasse des curateurs de demain. Plutôt que de faire appel aux galeristes dans l'espoir d'obtenir une œuvre étiquetée «collection privée», il leur suffira de se promener dans les méandres de ces musées numériques. Avec en tête un projet bien précis, ils rempliront plus facilement leur panier. Et si l'envie prenait à ces commissaires de voir leur exposition entre quatre murs, ils n'auraient qu'à prendre aisément et directement contact avec les propriétaires des pièces tant convoitées.

A la fois signes de pouvoir et d'érudition, les objets d'art ont toujours suscité convoitises et rivalités. De nombreux récits témoignent des guerres fratricides que se sont livrées des collectionneurs afin d'accéder au fruit de leur désir. Mais alors, comment concilier l'esprit d'une collectivité fondée sur le partage d'idées avec l'original instinct de conquête? Afin de dédramatiser le combat entre acheteurs et pour illustrer ce que pourrait devenir une véritable communauté de collectionneurs, Christian Schwarm et Tommi Brem, tous deux actifs au sein d'Independent Collectors, ont mis en scène un véritable duel. Ni pistolet ni fleuret, mais pour seule arme un multiple de Jonathan Monk, *A Piece Of Paper Folded Until Now*. Cette joute fondée sur le troc a commencé l'été dernier et devrait se terminer l'an prochain. Durant ce temps, ils doivent réaliser les meilleurs échanges possibles jusqu'à parvenir à l'œuvre rêvée.

En dépit de certaines imperfections organisationnelles qui pourraient mettre fin à ce duel, ce défi a non seulement l'avantage de désamorcer toute compétition malsaine, mais aussi celui de souligner l'utilité d'un tel réseau pour celui qui désirerait troquer certaines de ses pièces. Et c'est bien dans ce sens que ces récentes plateformes paraissent évoluer. A la fois source de conseils avisés et hall d'exposition, les salons virtuels pourraient à moyen terme court-circuiter certains intermédiaires. Beaucoup ont prédit cette échéance. Jusqu'ici, cette pratique s'est peu développée. Reste que les galeristes devront répondre aux attentes d'une nouvelle clientèle avide d'informations et de blogs spécialisés.

Car les réseaux remettent en cause les lieux traditionnels d'échanges entre amateurs. Les vernissages de galeries locales ne semblent plus au centre de leur préoccupation. En revanche, les biennales de Venise et de Lyon, les foires internationales de Bâle et de Maastricht constituent les territoires hautement fréquentés par cette communauté nomade. Les blogueurs-collectionneurs arpentent ces capitales éphémères pour y faire enfin connaissance avec leurs interlocuteurs virtuels. Car, en définitive, l'atmosphère d'une folle discussion autour d'un verre ne se remplace pas par un cliquetis de clavier.



PERRIER-JOUËT
BELLE ÉPOQUE®

“BEAUTY IS A FORM OF GENIUS”
(OSCAR WILDE)



DRINK RESPONSIBLY



Ports francs, dédalles et mystères

Œuvres d'art par millions



Image de synthèse. Singapore FreePort: 50 000 m² de dépôts en bordure de l'aéroport. La première phase des travaux (25 000 m²) s'achèvera en décembre 2009.

ATELIER D'ARCHITECTURE 3BM3/IMAGINA

Les ports francs suisses font l'objet d'une sévérité accrue. Ces gigantesques coffres-forts perdront-ils de leur mystère? Leur clientèle va-t-elle s'en détourner? D'autres places se profilent, en particulier celle de Singapour qui met en œuvre des compétences analogues. Genève ne se montre pas ébranlée et ne parle pas de concurrence mais de complémentarité... **Par Carole Lambelet**

Entrepôts d'un nouvel âge

A Genève

Inauguré à la fin de septembre dernier, le nouveau bâtiment des ports francs genevois annonce-t-il la naissance très attendue d'un quartier dans le périmètre Praille-Acacias-Vernets? Il exprime en tout cas une solide confiance en l'avenir. En 2003, la société des Ports Francs et Entrepôts de Genève SA lance un appel d'offres qui vise à définir la future image urbaine de ce type d'installation. Puis elle retient deux bureaux genevois, ass architectes SA et Atelier d'architecture 3BM3, auxquels elle confie l'élaboration conjointe d'un projet d'immeuble administratif. Edifié en deux ans, l'immeuble offre 5000 m² de surface de bureaux distribués sur cinq étages et le rez; le sous-sol abrite 1600 m² de dépôts. Il se distingue par ses deux patios particulièrement généreux, «à l'échelle de la ville», précise l'architecte Carmelo Stendardo, de l'Atelier 3BM3. Construit aux normes Minergie, d'aspect ouvert et d'un design soigné, il renouvelle la représentation de tels bâtiments. www.3bm3.ch

A Singapour

Curieusement, lorsqu'Yves Bouvier, administrateur de

Natural Le Coultre, consulte l'Atelier 3BM3 à propos du projet de port franc à Singapour, il ignore que ce bureau construit précisément l'édifice genevois. Une fois mandaté, 3BM3 aborde «une aventure extraordinaire». A la différence du bâtiment de Genève, le Singapore FreePort est entièrement consacré aux dépôts. Sa surface, de 25 000 m² à fin 2009, terme de la première phase des travaux, sera portée à 50 000 m² une fois ceux-ci entièrement achevés. L'ouvrage répond à trois exigences: haute qualité architecturale, rigueur écologique exemplaire, niveau de sécurité particulièrement élevé. Les façades de cette construction basse, posée en bordure de tarmac, sont entièrement couvertes de plantes de sous-bois. Une œuvre monumentale, commandée au designer israélien Ron Arad, la «Cage sans frontière», accueille les visiteurs dans le lobby. Elle se trouve actuellement exposée au Musée d'art moderne de New York. L'éclairage a été confié à Johanna Grawunder, architecte et designer à San Francisco et à Milan, qui a réalisé pour ce port franc d'un nouvel âge une œuvre sans pareille. **Lorette Coen**

Preuve d'un succès certain: un bâtiment tout beau, tout neuf se dresse dans l'enceinte des ports francs genevois. En fonction depuis un mois, il apporte une réponse tangible à ceux qui s'interrogent sur leur avenir. En effet, que n'a-t-on écrit et dit des ports francs suisses, en particulier de ceux-ci, qui sont les plus grands et les plus célèbres? Cavernes d'Ali Baba, zones de non-droit, filières de blanchiment, plaques tournantes off shore de trafics mondiaux en tout genre, coffres-forts des diamants du sang...

Iles aux trésors, certes, mais cavernes d'Ali Baba non point. Dans la mesure où cet ancre des *Mille et Une Nuits* contenait exclusivement les fruits de rapines. Les nombreux bâtiments et les 140 000 m² d'entrepôt (22 terrains de foot) de la société des Ports Francs et Entrepôts de Genève SA, situés à la Praille et dans le périmètre de l'aéroport, abritent, eux, dans une écrasante majorité, les objets de commerces normaux et respectueux des dispositions légales.

Que trouve-t-on donc dans le corbeillon d'un port franc? Réponse générale: de tout, dont des produits pharmaceutiques et des plantes. Réponse à mille milliards de liards: des trésors. Objets d'art hors de prix (et de moindre prix), bijoux, cailloux (précieux), coucous – mais oui, horloges et montres –, antiquités, vins fins, cigares, objets divers de collection, etc. Natural Le Coultre, principal transitaire/entrepoteur des ports francs de Genève avec 12 000 m² de surface et spécialisé dans l'art, dit couvrir en moyenne cinq millions d'œuvres d'art dans la totalité de ses entrepôts, à Genève et ailleurs. Cette entreprise tombe ainsi sous le contrôle sévère de la nouvelle loi fédérale sur les dou-

nes qui impose la tenue d'un inventaire extrêmement détaillé des marchandises dites sensibles déposées en port franc (lire en page 19 «Marchandises sensibles» et «Devoir d'inventaire» en page 20).

Les valeurs traitées par le marché de l'art figurent en effet toutes sur la liste fédérale des marchandises sensibles. L'inventaire dressé pour chaque objet permet à l'autorité douanière de connaître l'identité complète de l'objet, sa valeur, son origine, sa provenance, sa destination, le traitement qui l'attend, etc. «Mais il serait bon de rappeler, demande Gérard Duchesne, directeur général des ports francs de Genève, que les marchandises sensibles ne constituent qu'une fraction des activités, en ce qui concerne notre société en tout cas.» Donc files aux trésors certes, mais également joyeux fourre-tout, les ports francs.

Comme partout et depuis que le monde est monde, il y a ceux qui «essaient». De contourner les lois, d'échapper aux radars pénaux, fiscaux, douaniers; de frauder, de voler, de trafiquer. L'arbre qui cache la forêt en l'occurrence. Gérard Duchesne dit pourtant que seules «quatre à cinq procédures d'entraide judiciaire ont été intentées à propos de biens entreposés dans les ports francs de Genève depuis quatorze ans que j'en suis le directeur général». Le fût du scandale étant très médiatique et la Suisse ayant perdu son aura de sainteté depuis la controverse des fonds juifs, ces quelques affaires ont donné aux ports francs helvétiques une indéfectible réputation sulfureuse. Le cas le plus connu est celui des tombaroli, pilliers d'objets archéologiques italiens. En 2000, la Suisse a rendu à l'Italie quelque

trois mille pièces, cachées à Genève sous l'appellation frauduleuse mais rigolote de «vaisseau ancienne». Le déposant n'avait visiblement pas estimé que sa vaisseau constituait une marchandise sensible. Valeur d'assurance du lot: 20 millions de francs. Une paille en regard des milliards de francs que les ports francs de Genève abritent. Mais quel malaise!

A la question «les ports francs de Genève constituent-ils une plaque tournante de trafics frauduleux en tout genre?», Yves Bouvier, administrateur des sociétés du groupe Natural Le Coultre et de la holding Euroasia Investment SA (Genève), et Gérard Duchesne se récrient dès lors dans

un touchant unisson: «Bien sûr que non. Au contraire, la surveillance dont ils font l'objet permet de repérer des biens illégaux

qui, sans les ports francs, seraient dispersés dans la nature et introuvables.» Et peut-on estimer le pourcentage de marchandises frauduleuses déposées en ces lieux? «Impossible. Ou alors entre 0,0000001% et 1%.» En toute justice, voilà qui devrait renverser de 180 degrés la sulfureuse réputation des ports francs suisses.

Il n'empêche. Suite à ces quelques scandales, la loi suisse sur les douanes, inchangée depuis 1925, a été rénovée. Le nouveau texte, daté de 2005 mais entré en vigueur le 1er mai 2009, durcit encore la surveillance. Particulièrement sur deux points: il renforce le devoir d'inventaire et introduit l'obligation de présenter immédiatement ce document, sur simple demande de l'administration douanière. Ce qu'elle ne se prive pas de faire. Pas impossible que cette rigueur accrue fasse sortir un ou deux cadavres des placards.

Le nouveau texte, entré en vigueur le 1er mai 2009, durcit encore la surveillance

ancrées à bon port

Apparemment, la clientèle n'a guère frissonné de peur devant cette sévérité accrue. Là aussi, dans un rafraîchissant ensemble, les acteurs des ports francs répondent qu'aucun client n'a fui ou qu'ils n'ont perçu que d'imperceptibles friselis. Peut-être dus au fait que le marché de l'art subit un certain tassement en raison de la récession économique (recul des mouvements d'entreposage de 10% environ chez Natural Le Coultre). Quoique. Président de Christie's Europe, François Curiel laisse filtrer un léger doute: «Avant, l'objet retiré d'un port franc suisse n'avait pas besoin de faire connaître sa destination. Maintenant oui. Certains clients n'aiment pas trop cela.» Pour ce grand manitou des ventes aux enchères, c'est le fond du problème.

Mais alors, s'ils ne sont pas des mauvais lieux, à quoi les ports francs servent-ils? D'abord et d'un point de vue de pure technique douanière, ils servent à entreposer des marchandises en transit, ou destinées à une importation ou une exportation ultérieures. Le temps que les propriétaires des marchandises se décident de ce qu'ils en feront, ou qu'ils sachent enfin à qui ils vont les vendre, ou que le client vienne les chercher, etc. Cela évite des déplacements inutiles, des redondances de paperasseries douanières et de mouvements de trésorerie lorsqu'il s'agit de payer les droits de douane et la TVA.

Les ports francs offrent en outre une sécurité presque supé-

rieure au dépôt d'or de Fort Knox. Equipes de surveillance en ronde vingt-quatre heures sur vingt-quatre, systèmes d'alarme en tout genre, vidéosurveillance, coffres-forts, chambres fortes, tout l'arsenal est présent. Les assureurs adorent. Au point de baisser les primes pour les objets déposés en port franc. Les propriétaires adorent aussi. Toujours ça de pris sur les coûts. Et, de mémoire de Gérard Duchesne, aucun vol n'a jamais été commis dans les ports francs de Genève. De plus, le déposant jouit d'une confidentialité sans faille, seule l'administration douanière ayant droit de regard et d'effeuillage. Mais essayez, juste pour voir, d'arracher un seul mot à l'administration douanière à ce sujet.

Ensuite, les conditions physiques d'entreposage. Un diamant ne craint pas l'humidité. Mais un cigare? un col (bouteille de vin ou d'alcool) de collection? un manuscrit enluminé? et même une aquarelle

ou un coûteux cadre de tableau? Il faut garantir les conditions techniques (hygrométrie, température, lumière, propreté, type d'entreposage, qualité de manutention, etc.) adaptées à chaque objet sensible. Sensible du point de vue physique cette fois et non douanier. Un port franc qui se respecte offre toute sécurité sous cet angle. Certes, tout cela a un coût, mais tellement moindre que la destruction de l'objet ou son endommagement.

L'un dans l'autre, chez leurs utilisateurs, les ports francs suisses jouissent d'une réputation en béton armé. Surtout Genève. Parce que l'histoire de cette ville

Suite en page 20



Dernier étage du nouvel immeuble administratif des ports francs genevois réalisé par les bureaux genevois ass architectes SA et Atelier d'architecture 3BM3.

Marchandises sensibles

Parmi les produits pouvant être déposés dans un port franc, la législation fédérale surveille de près les marchandises dites sensibles et les énumère dans le détail. La liste va du matériel nucléaire aux produits chimiques et aux animaux et plantes protégés. Le marché de l'art est particulièrement concerné par l'énumération suivante: billets de banque et titres, monnaies, perles, diamants, pierres gemmes, métaux précieux et plaqués ou doublés de métaux précieux, bijouterie et produits de joaillerie, horlogerie, objets d'art, objets de collection et antiquités. Toutes ces marchandises doivent faire l'objet d'un inventaire extrêmement détaillé (lire l'encadré «Devoir d'inventaire» en page 20). C. L.

La fébrilité monte dans les ports francs genevois lorsque la saison des ventes aux enchères approche



Le bâtiment des ports francs récemment inauguré dans le périmètre Praille-Acacias-Vernets.

PUBLICITÉ



“Comprendre votre succès et vos attentes: notre priorité N° 1.”

Philosophie d'investissement unique | Gestion de fortune indépendante | Tradition bancaire genevoise

depuis 1816

Jean-Louis Platteau | Franco Furcolo
Directeur Général Private Banking | Membre de la direction Gestion suisse

Bien des patrimoines et des fortunes familiales sont issus d'entreprises et d'initiatives de personnes d'exception.

Patiemment construites, transmises de génération en génération, ou fruit d'une cession récente, ces richesses méritent une vigilance et un soin exceptionnels.

Une banque sûre, une qualité suisse de gestion, et une conception partagée de l'économie et des marchés financiers.

La Banque Cantonale de Genève: une vision différente de la gestion de fortune pour pérenniser vos succès financiers.

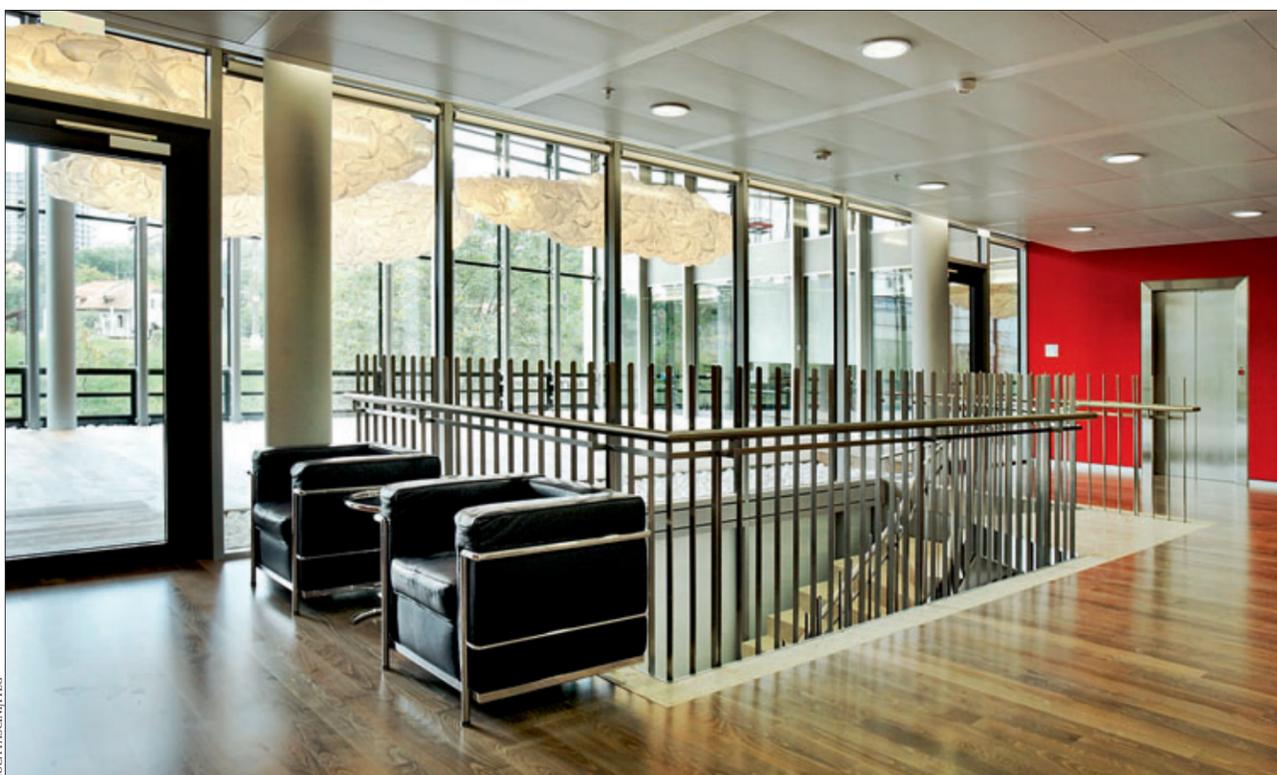
BCGE
Private Banking

Genève Zürich Lausanne Lugano Lyon Annecy
www.bcge.ch/privatebanking



Port de Bâle, Suisse, 16h.

COULISSES



Accès aux bureaux administratifs des ports francs de Genève, au premier étage.

Suite de la page 19

a fait que, sur le marché mondial de l'art, elle est devenue une place incontournable, troisième lieu de ventes aux enchères derrière New York et Londres. Statut international oblige mais, surtout, grâce à la présence de maisons de ventes aux enchères telles que Christie's et Sotheby's. François Curiel: «Depuis le temps, je vais dans les ports francs de Genève les yeux fermés. Les Suisses n'ont peut-être pas inventé les ports francs, mais ils sont extrêmement professionnels. Genève et Martigny sont connus dans le monde entier. Genève est aux ports francs d'autres pays ce que le Ritz était autrefois à l'hôtellerie.»

Dans ces conditions, il faut voir la fébrilité monter dans les ports francs genevois lorsque la saison des ventes aux enchères approche. Acheteurs et vendeurs s'y précipitent pour: prendre les contacts utiles, tâter le pouls du marché, consulter les experts mondiaux de l'art, contempler les objets promis à la vente – ou leurs propres trésors –, ceux du moins exposés dans les showrooms des entrepositaires, faire des affaires en toute confidentialité...

De plus, la mondialisation du commerce, son incroyable gonflement depuis deux décennies sont passés par là. Ainsi que l'émergence des nouvelles puissances du négoce, Inde, Russie, Chine, Brésil. Genève et les quelque trente ports francs suisses restent l'Everest de la spécialité, mais d'autres places montent en puissance. Dont Singapour. Des

années durant, cette cité-Etat et Hongkong se sont battues pour monopoliser le commerce de l'art. Hongkong a gagné et sa foire aux beaux objets domine aujourd'hui l'Extrême-Orient. Christie's dit y réaliser des ventes pour 300 millions d'euros par an. La revanche – «très intelligente», selon François Curiel – de Singapour consiste à avoir tiré à elle la couverture des ports francs asiatiques.

En copiant la Suisse, tout bêtement. Même professionnalisme, même garanties de sécurité et de confidentialité, même sévérité douanière et policière. Petites différences: à Singapour, le port franc fonctionne jour et nuit, y compris pour les va-et-vient de la clientèle; Genève n'ouvre que pendant les heures de bureau. Quant à la douane de Singapour, elle scanne chaque objet, ce que les Suisses ne font pas. De plus, l'enceinte du port franc offre l'hébergement hôtelier. «Si vous restez dans le port franc, même plusieurs jours, dit François Curiel, vous n'avez pas besoin de faire tamponner votre passeport.» Appréciable puisque ce village off shore flanque l'aéroport international de Changi.

Comme à Genève, la Singapore FreePort Pte Ltd est une société mixte Etat/privés. Sa phase 1 se trouve en voie d'achèvement et offrira une surface d'entreposage de 30 000 m². Loin des 22 terrains de foot genevois mais un attrait gigantesque pour tout ce qui bouge d'important dans le monde oriental de l'art. Natural Le Coultre souhaite y aménager

10 000 m² pour ses salons d'exposition, l'entreposage d'objets d'art et les nombreux services liés à ces activités. Christie's y inaugurera, en janvier prochain, 6000 m² d'entrepôts et de showrooms. Car cette entreprise ne s'adonne pas seulement à la vente aux enchères. Elle a des activités immobilières et d'entreposage. Mais c'est la première fois qu'elle stocke dans un port franc, avec salon d'exposition et toute la sainte suite. «A new concept in handling art» («Un nouveau concept pour s'occuper d'art»), dit sa communication. A Londres, avec 10 000 m²

proteste Gérard Duchesne. Il y a complémentarité mais pas concurrence.» Si bien qu'Yves Bouvier, figure phare de l'entreposage d'art à Genève, est président honoraire de la Singapore FreePort Pte Ltd, qu'il a beaucoup aidée de son savoir-faire. Et c'est un homme de Christie's, le Français Alain Vandendorpe, qui occupe la présidence opérationnelle de ce port franc. En fait, il manquait un lieu apte à capter les nouveaux flux artistiques en provenance et en direction de la Chine, du Japon, de l'Extrême-Orient en général, de l'Inde, des Emirats et de Russie. Voilà qui est fait et qui va s'amplifier dans la mesure où ces nouveaux marchés de l'art croîtront.

Pour terminer, un dernier soupçon.

Peut-on imaginer que la croissance des ports francs finira par exercer une concurrence mortelle pour les galeristes et négociants traditionnels de l'art, ceux qui se trouvent «downtown»? Peut-être. Mais la boule de cristal offre une image trouble. Laissons donc à Yves Bouvier, entrepositaire certes mais aussi créateur de manifestations d'art, le mot de la fin: «Je pense qu'il y aura évolution. Pour des raisons logistiques et financières, je crois que les galeries, les maisons de ventes, les ateliers d'artistes, les manifestations culturelles, les métiers d'art et l'enseignement se concentreront dans un même environnement.» Mais il n'a pas dit «dans les ports francs».

La ruée sur Singapour pourrait laisser envisager que l'on veut fortement concurrencer les ports francs suisses

hors port franc, elle pratique déjà l'entreposage mais sans exposition. En Janvier prochain également, New York verra l'inauguration d'une surface à la Singapour, de 20 000 m². Hors port franc, car, curieusement, New York ne dispose pas de cet instrument. D'autres projets de ce genre semblent être dans le pipeline de Christie's. Mais là, la discrétion règne encore. Sauf pour Singapour, dont le port franc vient d'entrer dans une deuxième phase qui devrait voir doubler ses surfaces. Christie's cherchera également à y doubler les siennes.

La ruée sur Singapour pourrait laisser envisager que l'on veut fortement concurrencer les ports francs suisses. «Absolument pas,

Devoir d'inventaire

La loi fédérale sur les douanes entrée en vigueur le 1er mai 2009 impose la tenue d'inventaires pour les marchandises dites sensibles stockées dans les dépôts francs sous douane (nouvelle dénomination des ports francs suisses). Pour chaque objet, l'inventaire doit donner des dizaines d'indications extrêmement pointues. Il doit être informatisé. L'entrepositaire n'a que vingt-quatre heures pour le dresser à partir du moment où l'objet entre dans le port franc. Si le document n'est pas établi dans le délai prescrit ou sous la forme réglementaire, les locaux sont placés sous scelllements et tout nouveau mouvement d'entreposage ou de sortie de l'entrepôt est interdit jusqu'à ce qu'un inventaire réglementaire soit disponible. Gérard Duchesne, directeur général des Ports Francs et Entrepôts de Genève SA: «Avec ce genre d'inventaire, la traçabilité des marchandises sensibles déposées chez nous est totale.» Président des sociétés Natural Le Coultre, premier transitaire/entrepositaire mondial du marché de l'art, Yves Bouvier s'amuse franchement lorsqu'on lui demande si le durcissement du devoir d'inventaire impose beaucoup de travail supplémentaire à sa profession. «Mais nous tenons des inventaires de tout temps et encore plus complets que sous forme douanière. Par exemple, nous photographions tous les objets, ne serait-ce que pour éviter d'éventuels litiges avec nos clients.» Ses sociétés emploient deux photographes. C. L.

Petite nomenclature

Port franc: dépôt franc sous douane de marchandises en transit ou en attente d'exportation ou d'importation.

Sous douane: les marchandises n'ont pas été dédouanées et font l'objet d'une stricte surveillance de la part de l'administration douanière.

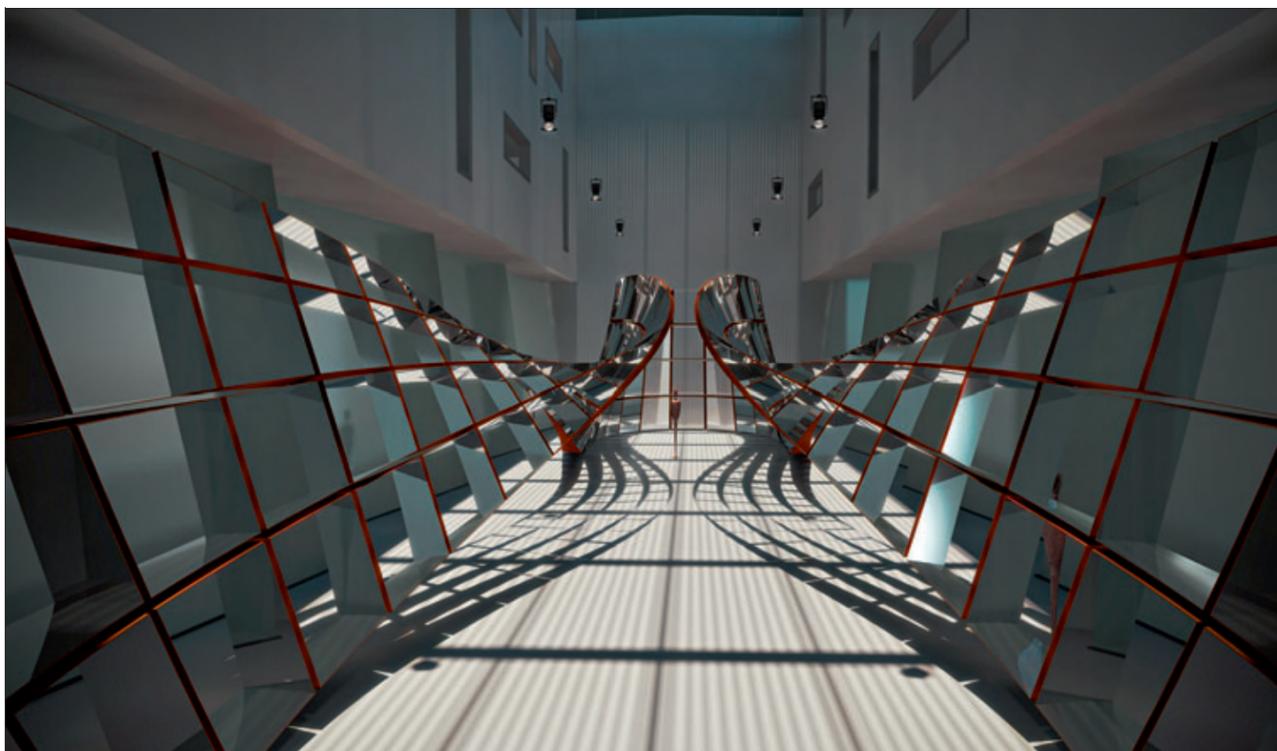
Hors douane: les marchandises ont été dédouanées et ne se trouvent plus sous surveillance de l'administration douanière.

Entreposeur: en général, l'exploitant d'un port franc. A Genève, la société des Ports Francs et Entrepôts de Genève SA. A Singapour, la Singapore FreePort Pte Ltd.

Entrepositaire: société qui loue des locaux chez l'entreposeur pour y stocker la marchandise de sa clientèle. Christie's à Singapour par exemple ou encore Natural Le Coultre à Genève.

Transitaire: société spécialisée dans le trafic de transit, qui transporte la marchandise de sa clientèle et qui accomplit, pour elle, toutes les formalités douanières et réglementaires liées à l'importation, à l'exportation et au transit. Spécialistes pointus de la logistique commerciale. Les transitaires sont souvent aussi entrepositaires voire entreposeurs.

Déposant: le client qui dépose une marchandise chez un entreposeur. Le déposant travaille souvent avec un entrepositaire et/ou transitaire. A Genève, il peut louer des locaux sous son propre nom. A Singapour, il doit obligatoirement recourir aux services d'un entrepositaire. C. L.



La «Cage sans frontière», œuvre monumentale du designer israélien Ron Arad, accueille les visiteurs dans le lobby du Singapore FreePort.

Pour agir avec ASSURANCE, la CONFIANCE dans ses propres points forts est une condition sine qua non.
C'est parce que nous en sommes conscients que nous représentons une valeur sûre du PRIVATE BANKING en SUISSE. Et ce, DEPUIS 1755.



Clariden  Leu

SWISS PRIVATE BANKING SINCE 1755

www.claridenleu.com

PORTRAIT

L'homme qui voulait être brusqué par l'art

Antoine de Galbert mène deux vies. L'une comme collectionneur, l'autre comme fondateur d'un lieu d'art exigeant et attrayant, ouvert au public, la Maison rouge, à Paris.

Par Florence Gaillard

Il y a les collectionneurs qui achètent les grandes signatures du marché de l'art mondial et aménagent des lieux aussi ostensibles que possibles pour les y montrer. Il y a des mécènes discrets, plus secrets que des héritiers bâlois. Antoine de Galbert n'est ni l'un ni l'autre, mais tient des deux, car il porte une double casquette: collectionneur, il est aussi fondateur d'un lieu d'art pointu, accueillant et exigeant, la Maison rouge, à Paris.

Antoine de Galbert, c'est le charme d'une certaine mélancolie, la classe et la douceur. Fils de «famille bourgeoise» française, il est quelque part dans l'arbre généalogique d'une fortune faite dans la grande distribution. Il gérait des entreprises, il s'ennuyait. Etouffait même. A trente ans, il prend sa liberté, ouvre une galerie à Grenoble. Il apprend en faisant. «J'avais le goût libre de références, je n'ai pas fait d'études d'histoire de l'art», explique-t-il. Assez vite, l'obligation de vendre des pièces lui a mis le nez dans les ambivalences pénibles du métier. «Vendre, c'est horrible, déclare-t-il. Tenir une galerie, c'est difficile. J'avais souvent l'impression que les vrais amateurs n'avaient pas les moyens, que des œuvres que j'aimais partaient là où elles ne devaient pas.» Il dit encore que pour être un vrai bon marchand, mieux vaut avoir faim. Ce n'était pas son cas. Etre hors du besoin lui compliquait plutôt le travail. Et comme le

«J'aime l'art avant d'aimer l'art contemporain»

milieu de l'art contemporain est aussi barbant que celui des entreprises et que tous les autres, Antoine de Galbert a choisi une autre forme de liberté, ouvrant en 2004 une fondation. Un lieu voué aux expositions, non à la vente.

La Maison rouge, non loin de la place de la Bastille, est un magnifique espace, qui présente le plus souvent de l'art contemporain mais surtout de l'art. C'est une des très rares institutions ouvertes en France par une personne privée et non une entreprise. Le lieu fonctionne grâce à une très petite équipe. Le choix des expositions se fait à deux, entre de Galbert et une directrice. Le fondateur ouvre son portefeuille mais



Antoine de Galbert auprès d'une œuvre de Wim Delvoye, «Sans titre (rabbit slippers)», 2005.

bosses comme un fou, sans nul doute, pour éviter à sa Maison rouge la lourdeur des administrations culturelles et des routines institutionnelles.

En ce moment, c'est Jean-Jacques Lebel qui expose à la Maison rouge. Exposition d'une collection, plus exactement d'une «collecte» menée sur des décennies par un artiste qui a aujourd'hui trois quarts de siècle. Lebel, libertaire, théoricien proche de Deleuze, traducteur des écrivains de la Beat generation, a connu des Duchamp et des Ginsberg. Et il vénère les barricades. L'art comme outil politique, arme d'insurrection, c'est par là qu'on est.

Pas étonnant de trouver à la Maison rouge cette très dense association d'œuvres, vraiment extraordinaire, qui vont d'un Arcimboldo à des collages anonymes, de dessins de Füssli à des douilles d'obus sculptées. Mais c'est mal dire, car cette exposition ne va pas de ceci à cela. Elle ne fait le tour définitif de rien, relie des imaginaires sans définir d'itinéraire obligé. C'est un portrait indirect de Lebel, à travers les œuvres qui l'accompagnent. Ça pourrait aussi, sans doute, être un portrait d'Antoine de Galbert qui dit: «Je suis plus dans l'inconscient que dans le conscient, la subjectivité. Je vais vers la folie et vers le politique. L'art est fon-

damentalement politique. Je bannis le décoratif. Ce qui m'intéresse, c'est d'avoir peur. Je suis un individu conventionnel et je demande à l'art de me brusquer. Un artiste doit avoir l'utopie de changer le monde. Il doit me faire voir ce que je ne verrai pas moi-même. Mettre de l'argent dans une pièce plutôt qu'une autre n'est pas un geste anodin. Ça aussi, c'est politique.»

La manière pour Antoine de Galbert d'être politique est dans le refus de la ligne claire, de la collection construite comme un ensemble aisément lisible, prêt à passer plus loin clé en main. Bref, la conception patrimoniale ou grandiose d'une

collection ne l'intéresse pas. Il considère la sienne, commencée il y a un peu plus de vingt ans, comme parfaitement subjective. «Beaucoup de collectionneurs «s'étroissent» pour exceller dans un type de collection. J'ai, quant à moi, renoncé à me concentrer sur une époque ou type d'art particulier. Je préfère me perdre dans l'immensité. Et je reste dans le monde de la magie pour contourner le cul-de-sac de l'histoire.» Euh... c'est-à-dire? «Plus de 95% de la création est dans le «post quelque chose». Les avant-gardes datent d'il y a un siècle. Où y en a-t-il aujourd'hui? J'aime l'art avant d'aimer l'art contemporain. J'ai des pièces d'art primitif, des objets religieux, des objets d'art populaire. Je crois que l'art contemporain est forcément une suite de tout cela. Percevoir la création contemporaine en termes de ruptures est le fait d'une grande myopie...»

Les images se succèdent, lorsqu'Antoine de Galbert parle de sa collection en forme de constellation. «Un bordel mental», un rassemblement «égocentrique», la récolte d'un «ramasseur de champignons», une «psychanalyse par les objets»... Très peu d'art conceptuel, ça le laisse froid. «Certaines œuvres achetées il y a 20 ans ne me parlent plus, mais ce n'est pas très grave. Si dans vingt ans mes œuvres ne valent rien, est-ce important? Non. L'histoire n'en retiendra que très peu, mais j'accumule quand même. Je suis un collectionneur à l'ancienne, je revends peu, je fais seulement du déstockage quand il le faut.»

Vu la distance avec laquelle Antoine de Galbert observe les mouvements de l'art, sait-il, après vingt ans d'expérience, ce qu'est une bonne collection? «C'est un ensemble qui a une âme, qui n'est pas le fruit du conseil des autres, qui mêle connu et inconnu, qui incarne une attitude. Il ne suffit pas d'acheter: un gros collectionneur et un grand collectionneur, ce n'est pas la même chose.»

La Maison rouge, Fondation pour l'art contemporain
www.lamaisonrouge.org
Exposition Jean-Jacques Lebel, «Soulèvements».
Jusqu'au 17 janvier 2010.

«La crise nettoie le monde de l'art de ses pollutions»

Comme collectionneur ou organisateur d'expositions, Antoine de Galbert observe le marché de l'art en frontalier



Stéphane Thidet, «Sans titre (le terril)», installation, 2008. Deux tonnes de confettis noirs.

Une feuille, un stylo, un croquis simple. Antoine de Galbert dessine deux cercles qui se croisent pour se situer dans le monde de l'art. Un cercle est le marché, l'autre, dans lequel le collectionneur espère se situer toujours, est l'espace de la création. Une part est commune aux deux cercles: impossible d'échapper au fait que l'art et le monde marchand partagent un territoire.

Le Temps: Quelle est la frontière que vous ne franchissez pas, dans cette géographie entre marché et création?

Antoine de Galbert: Le commerce, l'achat comme placement, l'achat de mode. Il importe de savoir ce qu'on aime et d'acheter en fonction de cela. Jamais pour d'autres raisons. On a perdu la notion des choses depuis quelques années et le discours sur le marché est très

choquant: c'est comme si les gens allaient faire leurs courses au supermarché... De quoi cause-t-on? Je ne suis pas un spécialiste du marché de l'art, ça ne m'intéresse pas en soi, mais j'en fais souvent, souvent risqué. J'en connais les mécanismes et beaucoup d'entre eux sont bidon. Malgré tout, je pense qu'il y a une morale dans le marché de l'art. A court terme, il est immoral, mais, à long terme, il est moral.

– La crise financière survenue en 2008 pèse sur ce marché, en tout cas sur celui de l'art contemporain. Pour son bien?

– La crise nettoie le monde de l'art de ses pollutions. Dans la réalité, seule une très petite part d'artistes profite véritablement des périodes d'euphorie comme celle des dernières années. Pour la plupart,

c'est difficile en tout temps. On oublie que ce qu'on appelle «marché de l'art» n'est qu'une petite partie du monde de l'art, pas l'art. Ce marché subit et génère des modes, des vagues. A mes yeux, la crise de 2008 n'est pas plus qu'une correction naturelle d'un mouvement qui s'emballait.

– Quels sont les dangers pour la création de ces effets de mode?

– Un fait frappant est le jeunisme, le besoin de lancer sans cesse des artistes à peine sortis de l'œuf. Le jeunisme est typique d'un marché qui s'emballe et qui dévore aussi... Cela a pour effet que des artistes de trente-cinq ans sont vieux! Quand le marché est calme, il travaille avec des gens plus confirmés.

– La tendance des écoles d'art est de former les étudiants

à ce marché. Cela en fait-il de meilleurs artistes?

– On apprend à des jeunes gens de 22 ans comment mener une carrière avant qu'ils n'aient créé quoi que ce soit. Sincèrement, être artiste, ce n'est pas un métier. C'est mieux qu'un métier, mais c'est dur. Je crois que la professionnalisation de l'art est une grande erreur de ces dernières années. Il faut cesser d'organiser ce milieu. Je ne veux pas dire qu'un artiste doit forcément en baver pour créer, mais il doit se débattre dans un espace moins organisé qu'il ne l'est aujourd'hui, en tout cas en France. La preuve, les pays qui n'ont pas de politique culturelle permettent l'émergence d'artistes plus intéressants. Mieux vaudrait ouvrir plus d'ateliers, mettre plus d'art dans la ville, plutôt que d'institutionnaliser trop tôt les jeunes artistes.

Propos recueillis par F. G.

«Nicky», la première entre toutes

Comment Patrick Meyer, néophyte absolu, s'enflamme pour l'art, se change en amateur assidu, fréquente galeries et foires, se lance sur les réseaux internationaux du marché.

Par Nicolas Galley

«L'exposition qui m'a le plus touché faisait dialoguer maîtres anciens, objets hétéroclites et œuvres contemporaines»

Une mauvaise chute en luge lors d'une sortie entre amis et Patrick Meyer, consultant en informatique bancaire, se trouve affublé d'une paire de cannes pour plus de six mois. L'année 2005 ne s'annonce pas sous les meilleurs auspices pour ce Genevois alors âgé de 36 ans. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, ce sportif émérite se cherche de nouvelles activités. Puisant dans ses souvenirs d'enfance, il se rappelle ses visites de musées, accompagné de ses parents. Pour lui une nouvelle aventure, le Grand Tour commence.

Picasso surréaliste à la Fondation Beyeler, puis *Big Bang* au Centre Pompidou. Ces expositions le fascinent; elles vivent la flamme du jeune amateur d'art. Dans un premier temps, les monuments de l'histoire de l'art et les classiques modernes le rassurent. Claudiquant à travers les plus grandes expositions, le néophyte profite du reste de son temps libre pour lire et se rapprocher d'un monde qui lui

procure des sensations qu'il peine encore à décrire.

Après un an d'apprentissage, il décide de prendre contact avec le photographe lausannois Anoush Abrar dont il vient de voir une

Realdoll au Musée de l'Elysée. Et cette dame de latex au doux prénom de Nicky devient sa première acquisition. Partir du Picasso surréaliste pour finalement acquérir une photographie d'Anoush Abrar, le grand écart est étonnant. La réalité du marché n'y est pas



La Realdoll «Nicky», dame en latex photographiée par Anoush Abrar.

complètement étrangère. «J'essaie toujours d'acheter une œuvre que je considère comme majeure dans la production d'un artiste, ce qui paraît difficile pour un Picasso.»

Le fossé artificiellement creusé par certains entre art contemporain et art reconnu ne revêt aucun

sens pour lui. «Lors de la précédente Biennale de Venise, *Artempo*, l'exposition qui m'a le plus touché, faisait dialoguer maîtres anciens, objets hétéroclites et œuvres contemporaines. Ces nouveaux cabinets d'amateur me fascinent.» Ni dogmatisme ni secta-

risme: les pèlerins de la Biennale n'oublient-ils pas, parfois, que Venise reste le réceptacle de prodigieux chefs-d'œuvre du XVI^e siècle? Les propos d'un François Pinault, déclarant que l'on commence par les classiques pour mieux s'en éloigner lorsque l'on découvre l'art de son temps, ne trouvent pas d'écho en lui.

Patrick Meyer n'aime pas s'affubler du qualificatif de collectionneur. «Je ne suis pas un acheteur obsédé, mais un collecteur d'informations compulsif.» Art Basel représente alors l'endroit rêvé pour compiler les précieux dos-

naux. Lors de foires et dans les communautés cybernétiques, il a su développer, au gré de ses rencontres, des relations qui le guident et lui permettent de découvrir de nouveaux horizons. Si le Web constitue un outil favori, rencontrer les artistes, découvrir un tableau ou une installation par le biais de son auteur, comprendre le processus de création restent essentiels à ses yeux.

Patrick Meyer n'a encore jamais acheté ni troqué sur Internet. Cependant, le site www.independent-collectors.com est pour lui une source rêvée d'informations.

Il n'hésite pas à y exposer ses œuvres. Car «un tableau enfermé dans une caisse, ça n'a aucun sens pour moi», ce

qui équivaut à la déclaration de Marcel Duchamp: «Ce sont les regardeurs qui font les tableaux.» En montrant sa collection, il offre une visibilité à des artistes encore rarement exposés par les grandes institutions. «Les grandes enchères d'art contemporain devraient alarmer les galeristes, lesquels devraient songer à constituer une plateforme commune et transparente. Car les maisons de ventes se mettent à jour rapidement: ainsi, Phillips de Pury vient récemment de me contacter par un réseau virtuel pour m'avertir d'une vente comprenant une pièce susceptible de m'intéresser... Pour sa part, il continue d'acheter en galerie et ne désire pas se passer de cet intermédiaire. La tradition l'emporte encore...»

Montrer sa collection sur le Net, c'est offrir une visibilité à des artistes encore rarement exposés

Il ne sous-estime cependant pas la fonction du galeriste, qui, par son soutien financier, joue un rôle primordial dans la production d'œuvres. Le directeur de Standard (Oslo), jeune galerie norvégienne, fait partie de ses meilleurs interlocuteurs, aux côtés de Vincent Pécoil, curateur et fondateur de Triple V à Dijon. Le réseau de Patrick Meyer est devenu internatio-

PUBLICITÉ



Haute Joaillerie

ENCHÈRES À GENÈVE LE 17 NOVEMBRE 2009
EXPOSITION DU 14 AU 17 NOVEMBRE 2009

Magnifique diamant bleu «fancy vivid blue», 5.96 carats
ESTIMATION CHF 5.600.000-7.600.000

Magnifique diamant rose «fancy pink», 6.63 carats
ESTIMATION CHF 1.350.000-1.950.000

Rare et exceptionnel diamant vert «fancy vivid green», 2.52 carats
ESTIMATION CHF 3.300.000-5.450.000

Haute Horlogerie

ENCHÈRES À GENÈVE LE 15 NOVEMBRE 2009
EXPOSITION DU 13 AU 15 NOVEMBRE 2009

Vacheron Constantin: rare et exceptionnelle montre-bracelet en or rose avec répétition des minutes. Circa 1945
ESTIMATION CHF 160.000-180.000



Sotheby's

EST. 1744

Ventes aux enchères de Haute Joaillerie et Haute Horlogerie

RENSEIGNEMENTS HAUTE JOAILLERIE +41 22 908 4849 ET HAUTE HORLOGERIE +41 22 908 4812

HÔTEL BEAU-RIVAGE 13 QUAI DU MONT-BLANC 1201 GENÈVE | SOTHEBYS.COM

Sac "So-Kelly"
en alligator mat.

Hermès à Bâle, Berne,
Crans-sur-Sierre, Genève,
Gstaad, Lausanne, Lucerne,
Lugano, St. Moritz, Zurich.
Hermes.com



VIVEMENT L'HIVER !

JOAILLERIE

Laurence Graff, roi du diamant, maître du temps

Le célèbre joaillier anglais, récemment installé à Genève, se lance aussi dans l'horlogerie.
Par Isabelle Rûf

Depuis avril 2008, une boutique Laurence Graff enrichit la rue du Rhône. Que le célèbre joaillier anglais ait choisi de s'installer à Genève, faut-il y voir un signe pour le marché du diamant? Quand Anvers marque des signes de faiblesse, d'autres centres sont-ils en train d'éclore? Le célèbre diamantaire dit ne pas y croire. Si sa marque scintille au bout du Léman, c'est qu'il aime cette ville où il possède une résidence. Et qu'il y fait d'excellentes affaires, en vendant, comme dans les quelque trente enseignes qu'il a ouvertes dans le monde entier, «les plus fabuleux bijoux du monde». The most fabulous jewels in the world, c'est d'ailleurs le titre de l'ouvrage que Laurence Graff lui-même a consacré à ses créations.

Tout, dans la carrière de cet homme, appelle le superlatif. A 71 ans, il ne cesse d'explorer de nouveaux domaines pour les ajouter à son empire. Au printemps 2009, il lance Graff Luxury Watches, sa collection de montres. «Today, Time begins» («Aujourd'hui, le temps commence»), annonce simplement le dossier de presse. Le «roi des diamants» est donc également le maître du temps. Deux éléments qui s'ajustent très volontiers: quand les Graff Watches ne sont pas serties de diamants, leur forme rappelle la taille des précieux cailloux. «Les montres sont un prolongement naturel des bijoux et les nôtres ont l'air de très bien s'imposer sur le marché.»

«Un ami qui protège»

Même la crise ne semble pas affecter Laurence Graff: «L'offre en diamants est inférieure à la demande. Nous en vendons tous les jours. Et comme mes affaires sont réparties partout dans le monde, je n'ai pas à m'inquiéter. Si elles baissent dans un coin, elles remontent ailleurs.» Aujourd'hui, il entreprend de conquérir le prometteur marché chinois, après avoir posé le pied en Russie. Cette apparente sérénité est le fruit d'une histoire qui commence en 1938, dans un quartier populaire de Londres. Le jeune Laurence grandit auprès de sa mère, venue de Roumanie. Son père est Ukrainien. Ils sont partis à temps. Peut-être le goût des diamants est-il venu au garçon à l'idée que l'on peut coudre ces pierres dans un ourlet, moins encombrantes que l'or, infiniment plus précieuses, fidèles et stables: «Un diamant est éternel», c'est un ami qui «protège», dit Laurence Graff.

Dans les bagages de ses parents, toutefois, nul caillou protecteur. A quinze ans, Laurence entre en apprentissage chez un bijoutier dont il finit par racheter pour rien la petite entreprise en faillite, à l'âge de 22 ans, après en avoir balayé l'atelier. Il se met à son compte, devient le commis voyageur de ses créations, s'enhardit jusqu'à Singapour. Il est audacieux, la chance lui sourit comme elle doit. Quelques rencontres seront déterminantes. Celle du jeune sultan de Brunei, devenu un ami et un commanditaire régulier, lui ouvre l'Asie du Sud-Est. Viennent les années pétrole, années d'abondance. Le joaillier ne manque pas le marché du Moyen-Orient, tout en consolidant son empire britannique. Il essaime dans les villes d'Europe, dans de grands hôtels ou à des adresses prestigieuses.

Dès 1973, l'entreprise prend son envol. Elle entre en bourse, mais Laurence Graff la rachète quatre ans plus tard. Il a le besoin de tout contrôler. Le secret qui garantit cette maîtrise: une structure verticale qui va de la mine aux bijouteries. «Les bons diamants sont extrêmement rares aujourd'hui», dit-il. Heureusement, j'ai des parts dans une des meilleures mines au monde, la Letseng, au Lesotho, d'où sortent encore des pierres



Portrait de Laurence Graff, 71 ans, diamantaire, une carrière au superlatif.

La vraie passion de sa vie, ce sont les diamants. Les bleus, les jaunes, les roses, les gros et les petits, les blancs à l'eau si pure

merveilleuses.» Il possède également 51% de la South African Diamond Corporation (Safdico), qui a créé un parc industriel autour du diamant au Botswana. En Afrique, le commerce du diamant brut sert souvent à financer les armes des groupes rebelles dans les pays en guerre. Le processus de Kimberley est un accord intergouvernemental élaboré pour freiner ce trafic. «Tous mes diamants sont *war free*, assure le diamantaire, cela ne me concerne donc pas.»

A Johannesburg, mais aussi à Anvers, à New York ou à l'île Maurice, des centaines de tailleurs et de polisseurs travaillent pour l'entreprise. Aux Etats-Unis, Graff s'est installé près du prestigieux Gemological Institute of America, avec lequel il travaille en collaboration étroite pour l'estimation et la certification des pierres. Les bijoux eux-mêmes sont créés à Londres ou à New York. Depuis plus d'un demi-siècle, Laurence Graff voyage inlassablement. Au début, c'était avec sa mallette à travers l'Angleterre. Aujourd'hui, c'est au bord d'un de ses jets privés, ou même, parfois, à bord de son yacht qu'il n'hésite pas à transformer en bateau de livraison, bord à bord, pour un client en mer. A Genève, comme ailleurs, il ne fait que passer. «On ne sait jamais quand il arrive, ni quand il part», dit-on rue du Rhône. Mais tout est sous con-

trôle, de la qualité des pierres à celle du service. «It took Graff and nature one million years to create this necklace», proclame une publicité! Graff et la nature, dans cet ordre, ont créé un collier de 267 carats, d'une valeur de trente millions de livres. Il leur a quand même fallu un million d'années à eux deux.

La qualité des bijoux Graff attire rapidement les prix, dont les fameux Queen's Awards for Enterprise for International Trade, à trois reprises, le premier en 1973 et récemment, en 2006. La journaliste Susan Adams surnomme Laurence Graff «roi du bling». Sa clientèle correspond à cette image, forcément: des vedettes, des footballeurs, des émirs. Mais si le joaillier les fréquente, dans ses nombreuses résidences à Genève, Londres, Cap-Ferret, New York ou Gstaad, il donne plutôt de lui l'image d'un gentleman d'une grande courtoisie, discret, à l'abri des tabloïds (ou presque). De toutes ses résidences, c'est Gstaad qu'il préfère. La beauté des paysages, les pistes de ski, la tranquillité le rendent lyrique.

Mais ce qui éveille vraiment son enthousiasme, la vraie passion de sa vie, ce sont les diamants. Les bleus, les jaunes, les roses, les gros et les petits, les blancs à l'eau si pure. Sur ce sujet, qu'il prétend maîtriser comme nul autre, il est intarissable.



PHOTOS: CHRISTIES

Ci-dessus: le Wittelsbach, pierre merveilleuse, venue, dit-on, des mines de Golconde.

«Les diamants sont toute ma vie», aime-t-il à répéter. Parmi ses conquêtes les plus glorieuses, le Hope of Africa, acquis au début des années 2000, nommé en hommage à Nelson Mandela, une pierre jaune, exceptionnellement rare de 115,91 carats. Le Golden Star est aussi passé entre ses mains. Il a fallu six mois pour polir cette pierre hors norme, pour la tailler en cousin avec sa centaine de carats. Elle est partie pour 12 millions de dollars. Il arrive aussi que Graff acquière des bijoux chargés d'histoire, telles ces boucles d'oreilles ayant appartenu à la duchesse de Windsor. Ornées de diamants en poire, elles ont été retaillées et l'ex-premier ministre du Liban Rafic Hariri les a offertes à son épouse. Les rivières de diamants charrient des histoires d'amour, d'adultère, de réconciliation et de pouvoir qui ajoutent du mystère à leur charme.

Le plus bel accomplissement

Mais la grande fierté de Laurence Graff, son plus bel accomplissement, dit-il, c'est l'acquisition, en décembre 2008, du Wittelsbach, le Blauer Wittelsbacher, pesant le poids respectable de 35,65 carats, pour lequel il a sorti sans sourciller 16,4 millions de livres sterling. La seule évocation de cette merveille, d'un bleu-gris, très rare, fait vibrer sa voix d'une émotion encore vive. Les origines de ce diamant remontent au XVIe siècle. La pierre proviendrait des mines de Golconde, en Inde, dont le seul nom enchante le diamantaire. La pierre a transité à travers les cours d'Europe, elle a orné la couronne des princes de Bavière jusque dans les années 1920. Elle a disparu entre-deux-guerres avant de réapparaître chez Christie's. Après un long séjour dans les ateliers de New York, la pierre a passé par le Gemological Institute of America, qui vient de lui délivrer un certificat d'excellence. Désormais, ce diamant de légende s'appellera Wittelsbach Graff, associant le nom du joaillier à celui d'un empereur de l'Empire germanique. «Oui, c'est de cela que je suis le plus fier.»

Les diamants et les bijoux laissent-ils la place pour une autre passion? Laurence Graff aime collectionner les peintres modernes ou contemporains célèbres: Picasso, Bacon, Basquiat, et Warhol, surtout, dont il a acquis récemment *Scream*, d'après *Le Cri* de Munch. Il achète, dit-il, selon son plaisir, sans souci de spéculation, ni projet de mécénat. La scandaleuse vanité de Damien Hirst, ce crâne entièrement serti de diamants, ne l'a pas tenté? «Les diamants, je ne les achète pas aux artistes!» répond-il en riant. Si investi soit-il dans ses affaires, dans ses projets de croissances, Laurence Graff songe à pérenniser son nom en créant un musée. L'architecture de Renzo Piano à la Fondation Beyeler le fait rêver. En attendant, il fait partie du conseil de fondation de la Tate Modern et de plusieurs autres institutions. Les œuvres d'art dont il s'entoure lui inspirent-elles le dessin de ses créations? «Tout me donne des idées, les animaux, la végétation, les formes et les couleurs.»

Graff est une entreprise familiale. Marié à une Française depuis 47 ans, le joaillier a une fille et deux fils, dont l'un travaille avec lui, ainsi que son propre frère et son neveu. Ce qu'il voudrait leur transmettre? «La passion, le style, l'honnêteté, ce qui fait le nom de la maison.»



Depuis cet automne, la célèbre galerie zurichoise a pignon sur rue à New York. Nullement découragée par la crise, elle veut offrir de nouvelles chances à ses artistes. **Par Anne Fournier**



L'exposition de Paul McCarthy, l'été dernier à Zurich, est présentée ce novembre à New York. Paul McCarthy fait partie des artistes auxquels Hauser & Wirth veut offrir une visibilité dans la métropole américaine.

Hauser & Wirth snobe la crise

«Pipilotti Rist? La plus flamboyante chez le plus puissant! Parions que tout le monde sera là!» La supputation de cette curatrice italienne de passage à Zurich se confirmera lors du grand raout ultra-fréquenté – crise ou pas – de la Sommerfest, la party d'ouverture des galeries. Pour cette rentrée, l'artiste saint-galloise expose chez Hauser & Wirth, galerie zurichoise très respectée des férus d'art contemporain, qui appartient au top ten de la branche. Et qui semble snober la crise en faisant preuve de hardiesse.

Depuis le 24 septembre donc, grâce à leur nouvelle plateforme au 32 East 69th Street, à New York, adresse longtemps associée à la mythique Martha Jackson Gallery, Iwan Wirth et son équipe confirment leur empire. A 39 ans, celui qui a ouvert sa première galerie encore ado, qui a épousé Manuela Hauser, fille d'une grande collectionneuse, et qui a souvent répété l'importance des relations, impose le respect. Dans son classement des personnalités les plus puissantes de l'art international, le magazine *Art Review* l'a souvent placé en tête des galeristes. «Votre mastodonte à vous, votre monument national comme il n'en existe pas en France, c'est Hauser & Wirth», confiait un jour Harry Bellet, journaliste au *Monde*.

Sise à Zurich depuis 1992, Hauser & Wirth possède une adresse à Londres; son bouquet d'artistes – ils sont une trentaine – réunit des Louise Bourgeois, Roman Signer, Paul McCarthy, Rodney Graham, Christoph Büchel. Ou encore des audacieux comme Berlinde De Bruyckere, Christoph Schlingensiefel ou David Zink Yi. Mais pourquoi un tel engagement au moment où les nouvelles en provenance de Big Apple décrivent un marché de l'art d'humeur morose? Jusqu'ici, Hauser & Wirth ne disposait que d'une antenne chargée d'affaires relevant du second marché. On a voulu plus grand, mais pas sur un coup de tête.

Une stratégie à long terme

Directeur de la galerie new-yorkaise, Marc Payot précise d'emblée: «Cette décision a été prise il y a plusieurs années. Elle s'inscrit dans une stratégie à long terme pensée pour nos artistes.» Plusieurs d'entre eux, à l'image d'Eva Hesse, ne sont pas représentés aux Etats-Unis, poursuit celui qui occupe aussi la fonction de vice-président de Hauser & Wirth. Dotée d'une structure très professionnelle, disposant de quelque 45 collaborateurs en Europe et de six à New York, la maison a fait de la relation aux artistes la priorité de son travail. Jusqu'à quatre coa-

ches accompagnent chaque créateur et répondent à ses besoins. «Cet engagement en faveur de l'artiste, variable selon le travail de chacun, est sans doute unique. C'est aussi ce qui a motivé notre établissement à New York.»

Marc Payot s'est installé dans la ville américaine il y a une année et demie, au moment où la crise éclatait au grand jour. Il assiste alors aux déconfitures financières qui n'épargnent pas le commerce de l'art. «L'ambiance du marché américain a énormément évolué en deux ans. La crise est vécue de manière beaucoup plus directe, aussi parce que l'Américain considère l'art contemporain davantage comme un investissement. Beaucoup de jeunes galeries ont envie de se battre et, comme elles, je suis certain que la tendance va changer.»

Moins de spéculation

L'espace, situé non loin de Central Park, n'a pas été voulu gigantesque; le travail est fondé sur le contenu, une activité de galeriste classique qui place les relations avec les institutions au centre. Hauser & Wirth veut observer un programme semblable à celui proposé en Europe. En ce début novembre, c'est Paul McCarthy, réputé pour ses statues géantes gonflables, qui expose. Marc Payot est confiant: «Nous présentons un art exigeant et donc moins soumis aux risques de spéculation. La force ou la faiblesse du marché n'y change pas grand-chose. Les prix d'œuvres comme celles de McCarthy restent stables et lors de son exposition à Zurich en juin nous avons très bien travaillé.»

Car de ce climat morose jaillissent aussi les opportunités ainsi que des compensations qui ne laissent pas indifférent, même chez Hauser & Wirth. Les contacts avec les spécialistes sont devenus plus faciles, l'accès à des «ressources fantastiques», autrement dit à des artistes très sélectifs, plus simple. «Si vous êtes prêt à prendre des risques, vous pouvez vous procurer des œuvres plus aisément.» Et New York, même sous la tempête financière, reste le cœur du commerce. Au fait, après cette avancée capitale, la maison zurichoise poursuit-elle d'autres ambitions? Son univers a désormais atteint une taille jugée «adéquate». Des villes comme Berlin, Los Angeles ou Paris font encore rêver Marc Payot, mais pour l'heure il estime se trouver là où se fait le marché. «Et nous sommes encore jeunes!» Jeunes et auréolés de succès.

www.hauserwirth.com

PUBLICITÉ

www.bsibank.com

BANQUIERS SUISSES, CONFIANCE ET PASSION. BSI.

Partenaire de tous les instants, BSI veille sur votre patrimoine. Avec la compétence d'un expert et la sensibilité d'un ami.

A company of the Generali Group

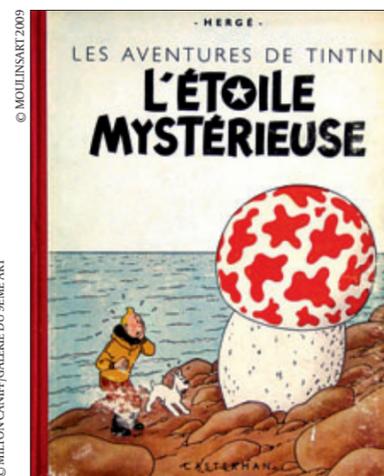
BSI

GENERALI GROUP

MARCHÉ



Un strip de «Terry et les pirates» du 12 avril 1946, de Milton Caniff. Un dessinateur américain capital dans l'histoire de la bande dessinée mondiale, à des prix très abordables.



Record mondial pour une édition rarissime.

BD: les bulles sous le marteau

Les ventes aux enchères dédiées à la bande dessinée se multiplient et dopent le marché des planches et dessins originaux. Les prix des auteurs vedettes s'envolent.

Par Ariel Herbez

«La BD est et reste un art populaire, mais elle devient aussi un art à part entière»

«Ah! je ris...», chante inlassablement la Castafiore dans les aventures de Tintin. Le marché de la bande dessinée, en pleine expansion, entame le même air. Il se rit de la crise économique, qui ne l'a guère affecté, du moins en Europe. Et, s'ajoutant aux amateurs bibliophiles à la recherche d'albums ou autres imprimés anciens et aux collectionneurs de produits dérivés, l'engouement des acheteurs d'originaux bouscule les frontières avec le marché de l'art proprement dit.

Le marché des œuvres originales de bande dessinée se développe depuis un peu plus de vingt ans, avec une croissance fulgurante récente, tant au niveau de la quantité et de la qualité de l'offre que des prix, «boostés» par l'essor de ventes aux enchères dédiées au neuvième art.

«Depuis trois ans, les prix doublent tous les ans», disait le galeriste parisien Christian Desbois, un des pionniers, après une vente record historique d'Enki Bilal en 2007. «Désormais, on compte entre cinquante et soixante ventes aux enchères de bande dessinée par année, en France et en Belgique, souligne Thibaut Van Houte, expert belge, et, tous les mois, une nouvelle clientèle venant de pays d'Europe non francophone se développe.»

Auparavant, planches et dessins originaux n'étaient considérés que comme une étape technique en vue de l'impression des albums et la multiplication de l'œuvre, tant il est vrai que la bande dessinée est l'art de la reproduction par excellence. Ce matériel était souvent oublié dans des tiroirs, jeté après usage ou donné à des amis, et peu nombreux étaient les auteurs qui réclamaient leurs dessins en retour.

Ces dernières années, les coups d'éclat se succèdent; ils font les gros titres et attirent l'attention de nouveaux publics (tout comme les expositions, qui rendent la bande dessinée «fréquentable» depuis que les musées s'y mettent, comme récemment Tarzan au Quai Branly). La maison Artcurial, leader avec un chiffre d'affaires de 7,6 millions d'euros en 2008 pour la BD, peut se targuer de records impressionnants: un portrait à l'acrylique de la série *Bleu sang*, de 1994, s'envole à 268 000 francs, du jamais vu. «C'est la vente qui a tout révolutionné, estime l'expert Eric Leroy, d'Artcurial: elle a libéré psychologiquement les amateurs sur le fait qu'ils pouvaient acheter, cher, des œuvres de bande dessinée moderne, et elle a crédibilisé ce marché.»

La maison parisienne n'en reste pas là et, en 2008, Hergé pulvérise le record mondial pour une œuvre de BD: un dessin à la gouache de 1932, pour la couverture des premières éditions en noir et blanc de *Tintin en Amérique*, grimpe à 1,2 million de francs. Un portrait de Corto Maltese par Hugo Pratt pour une couverture d'album part à 455 000 francs. Et le 14 mars dernier, un exemplaire de *L'étoile mystérieuse* de 1943, encore Hergé, devient l'album de bande dessinée le plus cher du monde, pour la bagatelle de 156 000 francs. Il faut dire qu'il s'agit d'une version rarissime, dite alternée, dont les pages en noir et blanc n'étaient imprimées que sur un côté, à l'usage des journaux qui publiaient cette aventure de Tintin.

Des prix qui donnent le vertige, mais qui restent raisonnables par rapport à ceux pratiqués dans l'art contemporain: «La bande dessinée est et reste un art populaire, mais elle devient aussi un art à part entière», souligne Eric Leroy. Elle démocratise le marché de l'art. D'autant que ces montants ne concernent que quelques rares auteurs: Hergé, hors norme et hors catégorie; Bilal (tous ses dessins pour son dernier album, *Animal's*, une première encore, sont partis sous le marteau d'Artcurial, en septembre, pour 1,4 million de francs); Uderzo (473 000 francs pour une planche d'*Astérix* chez Millon & Associés en 2008); Franquin (une planche de son *Prisonnier du Bouddha* adjudgée à 65 000 francs le 25 octobre dernier par la maison belge Banque dessinée); Pratt (l'intégralité de *La Jeunesse de Corto* en vente le 21 novembre chez Artcurial); et encore Moebius, Morris, Druillet...

Pour tous les autres auteurs, les prix sont fonction de leur notoriété, et de la qualité de la planche ou du dessin, mais beaucoup sont très accessibles: «La très grande va-



La vente qui a «tout révolutionné» en 2007: acrylique sur papier de la série «Bleu sang», d'Enki Bilal.



«Tintin en Amérique», version 1932 (encre de Chine et gouache, 32 x 32 cm).

riété des prix est un avantage certain de la bande dessinée, explique Bernard Mahé, responsable de la Galerie 9e art à Paris, ce qui permet de toucher des publics très différents, de l'homme d'affaires à l'amateur modeste. Des originaux se vendent autour de 75 € déjà, pour un crayonné du Balois Enrico Marini par exemple, et de plus ce premier jet vous met au cœur du travail de l'auteur. On assiste actuellement à une évolution, de nombreux collectionneurs de bande dessinée achetant moins de statuettes, sérigraphies ou autres objets de «para-BD», et reportant en partie leur intérêt sur les originaux, qui se rapprochent plus de l'œuvre de leurs auteurs préférés. De grands auteurs ne sont pas forcément hors de prix: on trouve aujourd'hui de très bons strips de l'Américain Milton Caniff, un dessinateur pourtant d'importance mondiale, très recherché il y a vingt ans, pour 300 à 1000 €.

Des amateurs d'art contemporain se rabattent sur des œuvres des grands noms de la BD, d'autant que le dessin connaît un regain d'intérêt. Cet engouement incite-t-il à investir dans les bulles? «Les ventes aux enchères suscitent peut-être de la spéculation, mais 95% de mes acheteurs restent des amateurs de bande dessinée, collectionneurs et passionnés», note Bernard Mahé: il est rare que les œuvres que je vends ressortent sur le marché. Quand quelqu'un me demande où sont les bons placements, je leur dis d'aller voir en bourse...»

Roland Margueron, fondateur de Papiers Gras à Genève, confirme: «Je connais bien mes clients, ce sont des collectionneurs. Quand ils vendent une de leurs pièces, c'est pour en acheter une plus belle ou celle dont ils rêvaient. Et s'ils ne tentent pas une meilleure affaire en salle des ventes, c'est que, regrettant de se séparer de leur trésor, ils savent au moins qu'il ira à un autre collec-

tionneur.» Sa galerie fonctionne de plus en plus grâce aux originaux, qui représentent 30% de son chiffre d'affaires. A des prix plus stables et moins élevés qu'en salle des ventes. Ce qui ne l'empêche pas de vendre de très belles planches, de McCay (15 000 fr.), Pratt (60 000 fr.) ou Jacobs (68 000 fr.).

Les albums anciens, collectionnés depuis plus longtemps, voient aussi leur cote progresser. Avec une évolution: «Les amateurs traditionnels cherchent leur madeleine de Proust, avec les albums ou journaux de leur enfance, et se satisfont d'un état correct», souligne Michel Denni, un des responsables de l'argus *BDM* et libraire chez Lutèce à Paris. Mais les clients des ventes veulent des livres à l'état de neuf, et nous avons dû réévaluer les plus-values dans cet état. Malgré nos craintes, l'essor des ventes aux enchères, en dynamisant le marché, fait découvrir la BD ancienne à un plus large public, qui vient dans nos librairies.»

En savoir plus

Ventes aux enchères:

- Artcurial, Paris (www.artcurial.com). Prochaine vente BD le 21 novembre, Hôtel Marcel Dassault.
- Salle des ventes Rops, Namur (www.rops.be). Prochaine vente BD le 22 novembre.
- Banque dessinée, Bruxelles (www.banquedessinee.be). Prochaine vente en février 2010.

Galerie Daniel Maghen, Paris

- www.danielmaghen.com.
- Galerie Petits Papiers, Bruxelles (www.petitspapiers.com).
- Galerie Papiers Gras, Roland Margueron, Genève (www.papiers-gras.com).
- Galerie Laqua, Carsten Laqua, Berlin (www.comicoriginalart.com).

Galleries:

- Galerie Christian Desbois, Paris (www.desbois.com).
- Galerie 9e art, Bernard Mahé, Paris (www.galerie9eart.com).

Argus:

- *BDM, Trésors de la bande dessinée, catalogue encyclopédique*, édition 2009-2010, Ed. de l'Amateur, 1296 p.

Le livre précieux à l'abri des turbulences

Le marché des ouvrages de valeur reste remarquablement stable à travers le temps, car il échappe aux spéculateurs et mobilise des collectionneurs passionnés. Même Internet ne parvient pas à l'ébranler. Par Isabelle Rûf

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, le commerce du livre précieux reste à l'abri des intempéries. La crise ne semble pas l'affecter fortement. «Des statistiques ont montré que la valeur des livres anciens n'a jamais baissé au cours du temps, au contraire...», relève Marc Agron Ukaj, qui tient à Lausanne la Librairie de l'Univers. «C'est un marché de passionnés, pas de spéculateurs», confirme Anne Heilbronn, responsable des livres et manuscrits chez Sotheby's à Paris. Jacques Quentin, libraire à Genève et expert auprès de nombreuses institutions, tempère: «Le monde du livre subit un contrecoup. Il y a moins de ventes, moins de catalogues. L'élan inflationniste de ces dernières années se calme. Les golden boys à l'américaine qui se constituaient une bibliothèque en un an à grands frais ont renoncé. Libraires et acheteurs semblent attendre des jours meilleurs. Cela dit, les ventes qui ont lieu marchent très bien.»

En temps incertains, une valeur refuge? «Ce n'est pas la motivation essentielle, le bibliophile collectionne avec le cœur, mais le sentiment d'avoir sur les rayons de sa bibliothèque des biens durables peut rassurer», concède Jacques Quentin. «Pendant la crise d'UBS, certains acheteurs regrettaient d'avoir acquis des actions en chute libre plutôt qu'une édition originale ou un manuscrit! Ils le disaient en souriant, mais avec un regret réel», dit Marc Agron Ukaj. Constituer une bibliothèque est une entreprise de longue haleine, qui occupe des décennies de recherches patientes, «un édifice spirituel», dit Jacques Quentin. C'est le fait de gens cultivés, exerçant souvent une profession libérale, avec de bons moyens financiers. S'ils s'adonnent relativement tard à la constitution de leur collection, ils y mettent alors beaucoup d'énergie, quand le temps et l'argent sont enfin réunis. «Je suis un véritable baromètre de la crise», constate Marc Agron Ukaj: les amateurs «raisonnables» consacrent à leur passion la marge excédentaire de leur budget, qui fluctue avec l'économie mondiale. Parfois, le désir l'emporte sur la raison; on se souvient du cas d'un professeur du CHUV à Lausanne qui détourna des millions pour assouvir son goût des ouvrages médicaux de prix. Il est rare que la passion aveugle à ce point!

Il existe des collectionneurs modestes, prêts à payer en mensualités une édition rare, se réjouit Marc Agron Ukaj. D'autres se mettent à plusieurs pour offrir un coutumier ancien ou un traité de médecine à un nouveau diplômé. Anne Heilbronn aussi observe avec plaisir qu'une clientèle émergente, plus jeune, moins argentée,

«Irruption de la modernité, Internet a beaucoup changé la donne»

se lance «avec courage» dans la constitution d'une bibliothèque. N'empêche, les grandes collections de siècles passés, avec ce qu'elles représentent de distinction sociale, tendent à se raréfier. «Il est plus difficile d'acquérir des pièces alors que la demande reste la même. Cette rareté fait monter les prix», dit Anne Heilbronn. «J'ai de plus en plus de peine à ache-



Edition originale de «La Prose du Transsibérien» de Blaise Cendrars, illustrée par Sonia Delaunay. Estimation: 90 000-120 000 €.

ter», constate Marc Agron Ukaj. Pour un libraire de taille modeste comme lui, il est risqué de constituer un fonds et d'attendre patiemment le bon amateur. Certains objets sont passés de mode: «Il y a quinze ans, une édition originale de Ramuz se vendait immédiatement. Aujourd'hui, j'en ai sept qui ne partent pas, même pour un prix deux fois plus bas!» Le libraire jongle donc entre sa galerie de peinture, les livres d'occasion modernes à bas prix et quelques pièces vraiment précieuses: une *Divine Comédie* de 1506, un manuscrit de Paul Morand, un merveilleux atlas... Cette diversité lui permet d'avoir pignon sur rue. «J'ai besoin de voir du monde tous les jours, d'échan-

ger. Les grands libraires qui reçoivent sur rendez-vous ne rencontrent parfois qu'un seul client par mois.»

Actuellement, Jacques Quentin et le libraire Benoît Forgeot établissent, pour Pierre Bergé & Associés, le catalogue de la vente de la collection d'Albert Louis Henri Natural qui aura lieu à Drouot le 7 décembre. Une collection «attachante, à l'ancienne». Entre les deux guerres, le Suisse Natural appartenait à une société de bibliophiles comme il n'en existe plus guère. Ces sociétés étaient composées d'amateurs éclairés, instigateurs d'ouvrages hors commerce, édités avec un soin extrême, avec des gravures, une typographie splendide sur des papiers de haute qualité, Chine ou Japon, dans des reliures somptueuses, une symbiose de ce que Jacques Quentin appelle joliment les «superstitutions» des bibliophiles, qu'il voit s'effacer avec un peu de nostalgie. «Nous sommes des dinosaures qui vivent dans un monde clos, très petit, en voie de disparition. Il est impossible aujourd'hui d'imprimer des livres de cette qualité, les machines ont disparu, le savoir-faire aussi. La confraternité entre les peintres, les écrivains, les graveurs, qui a suscité tant de chefs-d'œuvre jusque dans les années 60, n'existe plus. Il y a une vraie crise du livre créatif depuis le surréalisme.»

Rescapée de cet âge d'or, la collection Natural comporte quelque cinquante reliures Art déco qui devraient trouver acquéreur à bon prix, tout comme sont partis en juin 2009, chez Sotheby's, des lots de qualité pour une somme totale de 1,6 million d'euros, dont 216 750 pour le célèbre *Jazz* d'Henri Matisse et 312 750 pour le manuscrit du cahier central de *Terre des hommes* de Saint-Exupéry. «Les pièces de qualité moyenne partent moins bien, mais le haut de gamme est très demandé», remarque Anne Heilbronn, qui prépare pour le 26 novembre une vente de 200 lots, estimée à 1 million 500 000. Au catalogue, de «petites perles», comme ces lettres autographes de Magritte à Paul Eluard, datant de 1947. «Si le fonds ancien se raréfie, on voit apparaître des œuvres plus récentes, jusqu'à Françoise Sagan.»

Autre irruption de la modernité, Internet a beaucoup changé la donne. «Le travail de recherche est grandement facilité; on peut faire des découvertes dans le monde entier, ce qui relativise la rareté de certains livres. Les prix sont plus visibles, mais ils sont aussi fixés de façon fantaisiste, ce qui brouille le marché», constate Silvio Corsini, responsable du secteur des livres précieux à la Bibliothèque cantonale universitaire de Lausanne. Pour les marchands, c'est un outil à double tranchant. «Si les acheteurs ne se déplacent plus entre Paris, Londres, New York, le nombre de libraires diminuera. Pourtant, la documentation sur Internet ne suffit pas. Il faut pouvoir regarder, toucher, constater l'état du papier, de la reliure: un vrai bibliophile sait cela. Chaque exemplaire est unique», insiste Jacques Quentin. Ce que confirme un couple de bibliophiles rencontrés dans la boutique de Marc Agron Ukaj: «Jamais nous n'achèterions un livre sur la foi d'une description. C'est un rapport personnel, physique.»



Lettres autographes à Paul Eluard, signées et illustrées par René Magritte, reliure découpée et doublée de Georges Leroux, 1945-1948. Estimation: 60 000-80 000 €.

PUBLICITÉ

François Bocion
Vue du Château de Glérolles, 1885
ESTIMATION CHF 100'000 - 150'000



Sotheby's

EST. 1744

Art suisse

VENTE AUX ENCHÈRES À ZURICH LE 7 DÉCEMBRE 2009
EXPOSITION DES LOTS PHARES À GENÈVE DU 14 AU 16 NOVEMBRE 2009
RENSEIGNEMENTS +41 (0) 22 908 48 52 STEPHANIE.SCHLEINING@SOTHEBYS.COM
HÔTEL BEAU-RIVAGE 13 QUAI DU MONT-BLANC 1201 GENÈVE
SOTHEBYS.COM

DESIGN



Tom Dixon. Cast Series, sans titre (toast, scones), 2009. Aluminium molten, 32 x 15 x 7,5 cm. 50 exemplaires.



Studio Makkink & Bey. Armoire au vase, 2009. Balsa, mousse bleue sculptée, argent, porcelaine, 82 x 63 x 40 cm. Pièce unique.



Studio Makkink & Bey. Chaise Kade 2, 2009. Chêne, flocage vert, boccoux, 80 x 80 x 55 cm. 8 exemplaires et 1 épreuve d'artiste.



Tom Dixon. Cast Series. Table, 2009. Aluminium molten émaillé noir brillant, plateau de verre, 75 x 120 x 70 cm. 10 exemplaires et 1 épreuve d'artiste.

PHOTOS: CLAUDE CORTINOVIS COURTESY: MITTERRAND + CRAMER

Edward Mitterrand, un pied dans l'art, l'autre dans le design

En Suisse, rares sont les galeristes qui exposent le design contemporain. Edward Mitterrand explore cette voie à Genève.

Par Lorette Coen

Il a débarqué voici une dizaine d'années à Genève, par les hasards du mariage, sans y être vraiment préparé, et il a commencé par y faire son trou, patiemment. Aujourd'hui, ayant ouvert un second espace à Zurich, il approfondit l'apprentissage du biotope helvétique. Edward Mitterrand, 41 ans, fait partie de ces galeristes qui se concentrent dans le quartier des Bains, sous les auspices bienveillants du Musée d'art moderne et contemporain, le Mamco. Signe particulier: outre la double enseigne depuis une année, il diversifie son activité en direction du design, sans quitter son domaine, l'art contemporain. Démarche peu fréquente en Suisse, en pays romand en particulier.

Oui, il appartient à la famille du président français. Il a l'habitude d'être interrogé sur ce sujet et ne s'en formalise pas. François Mitterrand était le frère de son grand-père. L'a-t-il connu? De loin. Enfant, il l'a

perçu comme un personnage sévère, impressionnant. De son autre parent, Frédéric, le ministre, il parle avec affection. Lourd à porter, ce patronyme? «Non, un petit peu favorable au marketing», répond-il en souriant. Le jeune Edward grandit loin de Paris et découvre la capitale à 15 ans. Et côtoie le monde de l'art auprès de son père, chez Artcurial, galaxie à facettes multiples: galerie, ventes privées, enchères.

Il l'accompagne et le seconde à la FIAC, grande foire de l'art parisienne, absorbe progressivement les rudiments du métier et consolide sa formation par des études commerciales auxquelles il ajoute l'Ecole du Louvre.

Il part ensuite en Angleterre. Il travaille beaucoup dans le domaine de la sculpture monumen-



Atelier Oi. «Les Danseuses». En cours de développement. Leurs formes et mouvements donneront naissance à une série de vases.

Les rapports entre art et design, territoires contigus, tendent à se rapprocher de plus en plus



Tom Dixon. Cast Series. Chandelier rouge, 2009. Aluminium molten, émail rouge brillant. 40 x 24 x 22 cm. 10 exemplaires et 1 épreuve d'artiste.

tales, monte des expositions aux quatre coins du monde, de Taïwan à Vancouver. Cette première phase de carrière dure de 1996 à 2000, «jusqu'au jour où j'ai rencontré ma femme, à Paris Photo». Peu inspiré par la capitale française de l'époque, il choisit, muni d'un tout petit capital, de se lancer à Genève. Et marque son arrivée par une exposition consacrée à Jean-Michel Basquiat. Les accrochages se succèdent: Andy Goldsworthy, Diego Giacometti, Hiroshi Sugimoto. Il participe à la

Liste, foire parallèle à Art Basel, et s'emploie à constituer son profil de galerie et son réseau.

«Ce furent quatre années de vaches maigres, suivies de deux années euphoriques.» Entre-temps, le galeriste prend ses marques. Une double décision s'impose progressivement, favorisée par les circonstances. A Genève, Edward Mitterrand quitte le modèle de la galerie dans lequel il s'essouffle. Son espace servira désormais de plateforme à ses activités de courtage. En revanche, un associé financier lui permet d'ouvrir à Zurich, au cœur des affaires, à l'enseigne mitterrand + sanz/contemporary art. Mais la première adresse, n'est pas la bonne; c'est une fois installé à la Limmatsstrasse dans le Löwenbräu Areal, haut lieu des galeries, qu'il mesure la pertinence de son choix.

Pour Edward Mitterrand, le fléchissement des affaires aura eu un effet favorable, puisqu'il lui aura permis de définir et d'affermir ses choix. Une exposition organisée à la fin de 2007 par le Centre d'art contemporain de Genève, sous le titre *Wouldn't it be nice...*, proposait de réfléchir aux rapports entre art et design dont les territoires contigus tendent à se rapprocher de plus en plus. Pour le galeriste, c'est le déclic. Il décide de mettre sur pied une exposition parallèle et prend pour conseiller et commissaire le designer genevois Philippe Cramer. Il se rend avec lui à la foire Design Miami qui se tient simultanément à Art Basel. Il constate alors qu'en Suisse le «design d'art» reste un territoire peu occupé et décide, en association avec Stéphanie Cramer pour



Edward Mitterrand.

ses activités genevoises, d'explorer cette voie. Sous l'appellation mitterrand + cramer/fine art & design, il diversifie donc ses activités. Avec énormément de curiosité mais non sans prendre des risques.

Il s'agit, en effet, d'une démarche nouvelle; d'ailleurs, presque

Travaux originaux, de caractère expérimental, qui deviendront rapidement rares

en même temps, s'ouvre un autre espace, fondé sur un projet comparable à Genève, Ormond Contemporary Editions. Ce qui ne fait que confirmer l'intuition: un intérêt pour ce type de design s'éveille. Et des collectionneurs surgissent. «Si j'ai traversé la pire période de crise, c'est au design que je le

dois», remarque Edward Mitterrand. Alors que les prix des vedettes de l'art contemporain flambent inconsidérément, ceux des grands noms du design actuel paraissent beaucoup plus abordables. En résumé, le design d'art séduit tout en restant accessible. Et en Suisse où se trouvent réunis une belle tradition dans le domaine, des écoles d'art d'une grande vitalité, et aussi de l'argent, le terrain paraît particulièrement favorable.

Le galeriste aborde cet univers avec enthousiasme. «Les deux lobes de mon cerveau se partagent le travail, l'un pense art contemporain, l'autre se consacre au design», plaisante-t-il. Secondé par Philippe Cramer, il développe maintenant une activité de producteur. Des designers de grand renom, comme Tom Dixon ou Makkink & Bey, conçoivent et réalisent pour lui des pièces uniques ou fabriquées en toute petite série. Ces œuvres possèdent pour leurs acheteurs un intérêt triple: il s'agit de travaux originaux, de caractère expérimental, qui deviendront rapidement rares. A l'intérêt commercial de la démarche s'ajoutent pour le galeriste la satisfaction de contribuer à la création la

plus avancée et celle de former un nouveau public. Déjà, après les grandes signatures internationales, Edward Mitterrand oriente ses regards vers la scène suisse, entreprend une collaboration avec l'Atelier Oi de La Neuveville. Le tour des jeunes designers suisses en ascension viendra sûrement.

PUBLICITÉ

irène pijoan
rétrospective

espace arlaud
place de la riponne 2bis
1005 Lausanne
me-ve → 12h-18h
sa-di → 11h-17h

du 6 novembre
au 27 décembre 2009

Beaux-arts

NEW YORK

11 novembre
Christie's: Art d'après-guerre et contemporain

11-12 novembre
Sotheby's: Art contemporain

12-13 novembre
Phillips de Pury: Art contemporain

14 novembre
Phillips de Pury: Photographies, design

15 novembre
Phillips de Pury: Editions modernes et contemporaines

17-18 novembre
Christie's: Art d'Amérique latine



Rembrandt. «Portrait d'un homme en buste, les poings sur les hanches», 1658. 30 à 42 millions de francs (Christie's Londres 8 déc.)

18 novembre
Sotheby's: Art d'Amérique latine

7 décembre
Christie's: Photographies

LONDRES

12 novembre
Christie's: Art britannique et irlandais du XXe siècle

Christie's: Laliq

14 novembre
Phillips de Pury: Vente au bénéfice du mouvement musique jeunesse

20 novembre
Christie's: Collection des princes de Kent et de leurs familles

21 novembre
Phillips de Pury: Musique

24 novembre
Christie's Intérieurs; manuscrits et livres imprimés

Sotheby's: Peintures du XIXe siècle européen

25 novembre
Christie's: Art impressionniste et moderne

Sotheby's: Sculptures des XIXe et XXe siècles européens

30 novembre
Sotheby's: Succession des Romanov. L'héritage perdu de la grande-duchesse Maria Pavlovna



Augusto Giacometti. «Les Roses rouges», 1933. 500 000 à 700 000 francs (Sotheby's Zurich 7 déc.)

1er décembre
Christie's Intérieurs

Sotheby's: Art russe

1-2 décembre
Christie's: Art russe

3 décembre
Christie's: La mode à travers les âges

8-9 et 11 décembre
Christie's: Maîtres anciens; peintures, dessins et aquarelles du XIXe siècle

9 décembre
Christie's: Cabinet d'un amateur Européen

9-10 décembre
Sotheby's: Maîtres anciens et peintres britanniques

10 décembre
Christie's: 500 ans d'arts décoratifs d'Europe

15 décembre
Christie's Intérieurs

16 décembre
Christie's: Art britannique du XXe siècle

Christie's: Œuvres victoriennes et d'impressionnistes britanniques

PARIS

12 novembre
Sotheby's: Mobilier français et sculpture

15 novembre
Christie's: 149e vente des vins des Hospices de Beaune, Beaune, Bourgogne

17-18-19-20 novembre
Christie's: Vente au profit de la recherche sur le VIH et de la lutte contre le sida - Collection Yves Saint Laurent et Pierre Bergé - Deuxième vente

20 novembre
Sotheby's: Photographies

25 novembre
Sotheby's: Arts décoratifs du XXe siècle et design

26 novembre
Christie's: Arts décoratifs du XXe siècle et design

Sotheby's: Livres et manuscrits

27 novembre
Christie's: Livres anciens, livres d'artistes et manuscrits

1er décembre
Christie's: Art impressionniste et moderne

3 décembre
Sotheby's: Art africain et océanien

4 décembre
Christie's: Art africain et océanien

8 décembre
Christie's: Art d'après-guerre et contemporain

8-9 décembre
Sotheby's: Art contemporain

9 décembre
Sotheby's: Art impressionniste et moderne

17 décembre
Christie's: 500 ans d'arts décoratifs européens

21 décembre
Christie's: Art d'Asie

Liens

www.antiquorum.com
www.christies.com
www.hoteldesventes.ch
www.galeriekoller.ch
www.phillipsdepury.com
www.sothebys.com

Calendrier sujet à changement de dernière minute.

ZURICH

30 novembre
Koller: Argenterie; art africain

3 décembre
Koller: Mobilier et décoration; tapis

4 décembre
Koller: Art suisse; art moderne et contemporain

7 décembre
Sotheby's: Art suisse

GENÈVE

7-8-9-10 décembre
Hôtel des ventes: Vente d'hiver

14 novembre
Koller: Livres et autographes; tableaux et sculptures (vente sur Internet)

15 novembre
Koller: Art déco et Art nouveau; design; tableaux et sculptures

Koller: Vins (vente sur Internet)

17 novembre
Christie's: Vins



Grand lustre cage dans le goût du XVIIIe siècle. 2e vente Yves Saint Laurent et Pierre Bergé. 120 800 à 181 200 francs. (Christie's Paris 17-18-19-20 nov.)

Montres et bijoux



Broche en diamant sertie de saphirs en forme d'iris. Ateliers Cartier 1940. 155 000 à 255 000 francs (Sotheby's Genève 17 nov.)

GENÈVE

14-15 novembre
Antiquorum: Montres-bracelets, montres gousset, horloges

15 novembre
Sotheby's: Montres

16 novembre
Christie's: Montres

17 novembre
Sotheby's: Bijoux

18 novembre
Christie's: Bijoux

ZURICH
1er décembre
Koller: Joaillerie et montres

MILAN
25 novembre
Christie's: Bijoux

LONDRES
2 décembre
Christie's: Bijoux

8 décembre
Phillips de Pury: Bijoux

15 décembre
Sotheby's: Bijoux

16 décembre
Christie's: Bijoux

19 novembre
Christie's: Bijoux vintage, bijoux modernes

NEW YORK
8 décembre
Christie's: Bijoux d'une collection privée

9 décembre
Sotheby's: Bijoux

Antiquorum: Montres-bracelets, montres gousset, horloges

10-11 décembre
Christie's: Bijoux

Christie's: Bijoux anciens

15 décembre
Christie's: Montres

HONGKONG
1er décembre
Christie's: Bijoux

2 décembre
Christie's: Montres



Montre Patek. Réf 1526, 1942. Entre 1 et 1,5 million de francs (Christie's Genève 16 nov.)

Foires de l'art et biennales

MINT Milan (Italie)
12-15 novembre
www.mintexhibition.it

Kunstmesse Salzburg (Autriche)
13-15 novembre
www.kunstmesse-salzburg.at

Kunst Zurich (Suisse)
13-16 novembre
www.kunstzuerich.ch

Biennale de Venise (Italie)
Jusqu'au 22 novembre
www.labiennale.org

Performa 09 New York (Etats-Unis)
9-22 novembre
performa-arts.org

Paris Photo (France)
19-22 novembre
www.parisphoto.fr

Arte Lisboa (Portugal)
18-23 novembre
www.artelisboa.fil.pt

Bienal do Mercosul Porto Alegre (Brésil)
Jusqu'au 29 novembre
www.bienalmercosul.art.br

ST-ART Strasbourg (France)
26-30 novembre
www.st-art.fr

Design Miami (Etats-Unis)
1-5 décembre
www.designmiami.com

Art Basel Miami Beach (Etats-Unis)
3-6 décembre
www.artbaselmiamibeach.com

Biennale de Florence (Italie)
5-13 décembre
www.florencebiennale.org

Biennale de Lyon (France)
Jusqu'au 3 janvier
www.biennaledelyon.com

PUBLICITÉ

Kunst

13-16

NOVEMBRE

09

Zürich

15. Foire Internationale d'Art Contemporain | ABB Halle 550 | Zürich-Oerlikon

Ve 16h à 22h | Sa 12h à 20h | Di et Lu 12h à 18h | www.kunstzuerich.ch

N°5

